

LE COLOSSE DE MAROUSSI

DU MÊME AUTEUR

Chez Buchet/Chastel

Le Sourire au pied de l'échelle

Aller-retour New York

Un diable au paradis

Peindre c'est aimer à nouveau

J'suis pas plus con qu'un autre

Chez d'autres éditeurs

La Crucifixion en rose, Sexus, Plexus, Nexus, Éditions Christian Bourgois, 1996, 1999

Tropique du Capricorne suivi de Tropique du Cancer, Éditions Stock, 2005

HENRY MILLER

LE COLOSSE
DE MAROUSSI

Traduction définitive de Georges Belmont
Destinée aux œuvres complètes de Henry Miller

Préface de Yannick Haenel

ROMAN
BUCHET ● CHASTEL

Titre original :
The Colossus of Maroussi
© 1941 by Henry Miller.
The Estate of Henry Miller. All rights reserved.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2013

ISBN : 978-2-283-02702-8

Préface

Mais qui a installé les démons ?

La joie qu'on éprouve à lire *Le Colosse de Maroussi* est extrême. Elle vous ouvre le cœur et réveille vos désirs. La solitude, les arbres, les couleurs, les parfums : tout se met à bondir. Les phrases dansent, les îles se soulèvent ; leur clarté vous déchire. La littérature, c'est la transmission de l'enthousiasme.

Henry Miller est direct : vivre, c'est se consacrer à l'illumination. C'est une expérience sexuelle, une rencontre avec le débordement. La substance des livres, elle aussi, est physique ; elle relève d'une *effervescence qui voit* : « Le corps se change en un instrument tout neuf, merveilleux – écrit Miller – ; on regarde les plantes, les pierres, les poissons, avec d'autres yeux. »

En mai 1938, Miller est à Paris, où il a publié *Tropique du Cancer*, livre censuré aux États-Unis. Sa vie est un chaos splendide. Il écrit : « Le monde est un cancer qui se dévore lui-même. » Voici qu'il a soif de silence ; il reçoit une lettre de son ami Lawrence Durrell qui vit à Corfou : « La mer vous fera glisser doucement et ce bleu douloureux vous calmera. » Et puis, début juin, l'invitation de Durrell se fait plus pressante : « Henry, oui, venez. »

Miller prend le bateau à Marseille et débarque au Pirée. Tout de suite, l'éblouissement : « Tout me paraissait parfait. Le temps n'existait plus. » Il rejoint Durrell à Corfou ; c'est le début d'une série de pérégrinations extatiques qui vont mener Miller à Thèbes, Phaestos, Mycènes, Épidaure, Delphes, et jusqu'en Crète.

Chaque fois, il s'agit moins pour Miller de visiter des lieux que de s'ouvrir à une vérité qui dévoile le monde et d'expérimenter l'émotion violente de ce qu'il nomme « l'ampleur du temps oublié ». Être simplement là, « favorisé d'un air de lumière », comme dirait Rimbaud. Sentir vibrer ses propres facultés jusqu'à l'ivresse. Découvrir que « son pouls bat sur un rythme chromatique ». Laisser venir les clartés grisantes : « Plusieurs fois – écrit-il –, alors que je suivais la Voie sacrée, de Daphni à la mer, j'ai frôlé la folie. »

On l'a compris : *Le Colosse de Maroussi* n'est pas un récit de voyage au sens classique, encore moins un itinéraire culturel (Miller se fout royalement des admirations obligées) ; plutôt l'expérience d'une révélation, celle d'une liberté enfouie, immémoriale et pourtant toujours nouvelle, qui s'offre comme un surcroît de voluptés, comme un stock de visions, comme une provision d'existence.

Plus tard, en 1947, dans une lettre merveilleuse écrite en français, il racontera ainsi ce voyage à son ami Blaise Cendrars : « Oui, je suis parti en Grèce ce jour-là et j'y ai resté six ou huit mois, les plus beaux jours de ma vie. En rentrant à New York, le printemps de 1940, j'ai écrit un livre sur cette expérience – *Le Colosse de Maroussi* – qui va paraître en français bientôt. Je n'ai pas pensé d'écrire un livre quand j'étais en Grèce – c'était loin de mes pensées. Pas de notes, rien... tout par mémoire – et avec de la joie,

parce que la Grèce n'est pas un pays mais un royaume de Dieu, à mon avis. »

J'aime particulièrement quand Miller précise que l'écriture s'est faite « avec de la joie » : on peut l'entendre comme l'état d'esprit qui était le sien, mais aussi comme la substance même du livre – son élément. À Épidaure, au comble de la paix, Miller note : « Une ligne, cela exige la totalité de l'être. » La joie est une ligne parcourue de battements de cœur illimités. Cela s'appelle aussi, secrètement, le monde.

L'énergie de Miller semble illimitée, il s'intéresse à tout le monde, il a soif de parler, de comprendre, chaque détail nourrit son aventure. Chaque fois qu'il parle avec un Grec, celui-ci est obsédé par la réussite et vante le modèle américain. À un moment, le malentendu devient comique : il semble à Miller que tous les Grecs reviennent d'Amérique, et admirent précisément ce qu'il déteste. Miller leur dit : « Je suis très pauvre. » C'est-à-dire : *Je suis grec*. Car la pauvreté grecque est pour lui le contraire de la misère : une fidélité à ce qu'il y a de plus simple, trésor qui s'est perdu avec l'américanisation de la planète. « Je suis très pauvre » résonne ainsi avec l'exclamation de Rimbaud : « Je suis mille fois le plus riche ! »

Il n'y a pas plus *affranchi* qu'Henry Miller. Lorsqu'il arrive en Grèce, à quarante-huit ans, en un sens, il a déjà tout traversé : les aléas infernaux et la chance érotique, les tribulations sordides et la grâce des rencontres, l'intensité des instants libres et le broyage économique. Il a fait mille boulots, rencontré des personnages insensés, évalué l'hostilité du genre humain et les faveurs qu'il peut dispenser. Il a souffert

et joui puissamment, avec la noblesse des insatiables ; a subi ce délire du monde du travail en train de formater tous les corps ; a fait l'épreuve du puritanisme américain, c'est-à-dire mondial : l'hystérie féminine, la connerie masculine. Et pourtant, il suffit d'un bosquet de citronniers sauvages sur la plaine argienne : tout se remet à naître.

La Grèce de Miller n'est pas seulement une cure de jouvence, mais un rappel que le temps lui-même est jeune – qu'il l'est à chaque instant. Miller, comme tous les grands écrivains, trouve la nervure : cette brèche par laquelle s'ouvre l'espace libre pour le jeu du temps. À travers la Grèce, c'est le temps qu'il rencontre : son jaillissement *ouvert*, la jouissance qui vient simultanément de toutes les époques.

Dans *Printemps noir*, un autre de ses livres de feu, Miller note sobrement : « C'était une période bénéfique où je détenais presque le secret. » Eh bien, le secret, c'est en Grèce qu'il semble l'avoir trouvé. Le secret, c'est qu'on se baigne dans le temps – *le temps est baignade*.

Il y a cette montée vers Phaestos, parmi les orangers et les citronniers, dans la lumière violette. Les arbustes sur la pente sont « semblables aux soies bleues et lavande d'un porc-épic ». À force de marcher, l'espace et le temps se disloquent : la transe est un ruisseau qui pense. Miller, halluciné de soleil, se voit soudain entouré de chevreuils ; et, grim pant vers la citadelle des reines de la famille Minos, il devient tout à la fois Étrusque, Indien pueblo, voyageur de Mésopotamie et Van Gogh.

Au sommet, un sanctuaire minuscule, bleu et blanc. Le ciel et la terre coïncident : « En Grèce – écrit-il –, on est pris du désir de se baigner dans le ciel. » Là, un certain Kyrios Alexandros surgit, il est seul dans les ruines du palais. Il

semble ici depuis toujours, au milieu du ciel, comme un titan modeste. Il dresse une table et sert à Miller, stupéfait, un vin noir, des olives, un peu de fromage et du jambon.

À Thèbes, autre expérience. La descente vers la grande plaine – « vaste espace tout dansant de lumière violette » – ouvre Miller à cette « vieille Thèbes de l'enfance, la mère de toutes les fictions ». Il fond en larmes.

On découvre alors avec un peu de surprise, si l'on connaît la frénésie déferlante des deux *Tropique*, un Miller recueilli, à l'écoute du calme fondamental. L'intensité tragique relève, écrit-il, de ce « tendre silence qui absorbe jusqu'à la respiration des dieux ». Oui, un silence se met à envelopper le corps de Miller, un silence qui s'oppose à la fureur américaine ou française, silence qu'il ne vit pas comme une extinction ou un retrait, mais comme le cœur même de ce qui vibre dans le temps – comme un événement dont il a la révélation.

« L'événement lui-même, précise-t-il, n'est pas enregistré ici – ne sont notés que son passage, le doux éclat de son sillage. » En cela, l'événement millerien a l'allure d'un dieu, il ne se montre pas – il passe. Et s'il est impossible de le représenter, on peut le faire entendre depuis sa réserve même : c'est, dit-il, un « calme silence ».

L'événement, c'est ça : ce silence, toujours nouveau. La simplicité d'un silence qui ne serait pas privé de parole, mais qui aurait traversé toutes les paroles, et qui, en un sens, serait parole – « parenthèse haletante », écrit Miller, comme le « corridor invisible du temps ».

Expérience métaphysique, donc expérience poétique. Mais voici que la révélation s'approfondit. Miller va à Mycènes, puis à Épidaure. C'est là, dans ce double lieu, que la grande

chose a lieu : « À Mycènes, j'ai marché sur des morts incandescents ; à Épidaure, j'ai senti un silence si intense que, une fraction de seconde, j'ai entendu battre le cœur immense de l'univers. »

En descendant dans la tombe d'Agamemnon, à Mycènes, Miller est pris d'une extase. Cette extase l'ouvre à une connaissance immédiate, quasi immémoriale, de l'histoire : « Je dis que le monde entier, s'ouvrant en éventail en tous sens à partir de ce lieu, a vécu jadis à un degré dont jamais personne n'a rêvé. Je dis que les dieux erraient en tous lieux. »

Il *voit* la suite des temps, la fracture qui s'est installée dans l'humanité avec le meurtre d'Agamemnon. Il prend conscience de ce qu'il nomme le « Zéro » – l'« idée du Zéro absolu » : « Quand on met le doigt sur n'importe quoi de clair et de vrai – écrit-il – on est à Zéro. Zéro, c'est le grec pour vision pure. »

Zéro, c'est aussi le nom de l'origine. Entrer dans le commencement, est-ce possible ? Le commencement n'est-il pas ce qui se destine à exister à chaque instant ? Sans doute faut-il s'être mis à nu, comme Miller lorsqu'il pénètre dans la tombe du roi de Mycènes, sans doute faut-il avoir ôté son masque, tous ses masques, et être tombé en miettes, ne plus être rien ni personne, pour entendre une telle énigme. Pour l'aimer.

Car la révélation de Mycènes – implacable, logique, solaire – est le noyau même de la tragédie : « Nous saurons un jour, inéluctablement, ce que c'est que la vie éternelle – *le jour où nous aurons cessé d'assassiner.* »

Cette « vie éternelle », dont la métaphysique occidentale répète gentiment la promesse depuis des siècles, relève ainsi

d'une simplicité que les humains ont rendu impossible, et que Miller rappelle avec l'évidence des voyants : il suffirait, pour être sauvés, d'arrêter la tuerie.

On peut lire *Le Colosse de Maroussi* comme un traité sur la pulsion de mort qui habite l'espèce humaine, un essai contre le nihilisme européen. La guerre qui éclate donne raison à Miller : les humains *veulent* le carnage, leur jouissance est démoniaque. Revenir au point d'effervescence originale n'est pas retourner en arrière, mais se donner une nouvelle chance de vaincre les démons, c'est-à-dire de voir le mal.

L'épisode de Mycènes est le centre vibrant du livre, Miller y revient sans cesse, comme si quelque chose lui était arrivé là qui relève du *sacré* : « Ici, en ce lieu maintenant dédié à la mémoire d'Agamemnon, un crime hideux et secret a anéanti l'espoir humain. Deux mondes gisent côte à côte : celui d'avant et celui d'après le crime. Le crime recèle l'énigme, et il est aussi insondable que le salut. »

Son écriture semble baignée dans un volcan qui lui tire des éclats de joie – une joie sombre et grave, qui rapproche parfois ce livre de *l'Hypérion* de Hölderlin. Car la rencontre avec la Grèce est avant tout une rencontre avec le feu de sa propre parole : « Par quel miracle le magma brûlant de la planète se transforme-t-il en ce que nous appelons la parole ? »

Miller, sans s'en prévaloir, est constamment au plus près des Présocratiques : la pensée n'est pas le contraire de la violence, elle est la sœur du feu, une étincelle divine. Rien à voir avec le nivellement de la technique, qui a fourvoyé la puissance même de la parole-volcan, et qui donne logiquement sur la guerre, dont Miller entend en Grèce, à la radio, les premières nouvelles à travers les éruptions d'Hitler.

Comme tous les grands écrivains, Miller est un gnostique : il perçoit le monde comme prisonnier du mal. À Épidaure, allongé sur les gradins de l'amphithéâtre, alors qu'il lui semble avoir « atteint le point, au centre des centres, où le plus léger murmure monte tel un oiseau joyeux et va se perdre par-delà l'épaule de la colline basse », il a une vision : les humains aiment s'entre-tuer, au fond ils n'aiment que ça, et si le massacre les lie aussi passionnément, c'est parce que le mal est installé en eux depuis toujours. En un sens, le mal est dans l'être : « Ce n'est la faute ni de Dieu ni du Diable ; ni certainement de ces monstres chétifs qui ont nom Hitler, Mussolini, Staline et tutti quanti. Non plus, assurément, de ces épouvantails à moineaux qu'on appelle Catholicisme, Capitalisme, Communisme. Qui a installé les démons à demeure dans notre cœur ? »

Miller répète plusieurs fois la question : « *Mais qui a installé les démons ?* » Il a raison : il n'en existe pas de plus importante. L'amour et la littérature ont à voir précisément avec cette question ; leur existence dépend de la façon dont chacun en fait l'expérience, dont chacun vit cette question – sans l'éviter, sans y répondre trop facilement. Un écrivain dont les phrases ne sont pas, d'une manière ou d'une autre, imprégnées par ce tourment, en réalité n'écrit pas.

Alors voilà, il s'agit d'un combat. Sa nature est spirituelle. Ses occasions, permanentes. La parole dont Miller découvre en Grèce qu'elle est le cœur même du temps, cette parole qui s'incarne en la personne de son ami Katsimbali – le Colosse, l'homme intarissable et secret que tout lecteur de ce livre aime comme son meilleur ami –, cette parole, avec son « aura violette », semble seule capable à la fin de résister à l'aberration d'un monde détraqué, à ce « brouillard congelé » qui empêche la lumière d'agir.

Miller en a une conscience très claire : « Deux mondes distincts se heurtent en une mêlée farouche – celui, héroïque, de la lumière, et celui, claustral, du poignard et du poison. » Dans l'écart, le plus souvent étrange, avec la pensée, la parole (la littérature, la poésie) recèle et met en jeu ce dont, précisément, la pensée se détourne ; elle rend ainsi possible un saut hors du crime, elle opère une rupture radieuse avec les amis de la mort.

Cette vie de la parole, Miller l'appelle le « miracle ». Ce n'est pas une question de croyance. Plutôt un art de vivre : « La tâche du génie – écrit-il – (et l'homme n'est rien sans le génie) est d'empêcher que le miracle ne meure, de vivre sans cesse dans le miracle, de rendre le miracle de plus en plus miraculeux, de ne jurer allégeance à rien, mais de ne vivre que miraculeusement, de ne penser, de ne mourir que miraculeusement. »

Vivre sans cesse dans le miracle, rendre le miracle de plus en plus miraculeux : quoi de plus urgent ? – de plus actuel ? La planète pue le nihilisme. Son arrogance même semble sans réplique. Le nouveau puritanisme, celui qui conditionne les corps, ne relève plus d'une attaque contre la sexualité, mais d'un aveuglement organisé contre la poésie. L'inaccès à la poésie est voulu, c'est un programme. L'événement que décrit Miller à Mycènes, puis à Épidaure, est son exact contraire : la rencontre avec le miracle deviendra bientôt l'unique manière d'être vivant.

Le Colosse de Maroussi, comme tous les livres essentiels, raconte comment remettre en jeu dans sa vie l'éblouissement de la poésie : comment il est possible de se rendre disponible au miracle.

Dans son très bel essai consacré à Rimbaud – *Le Temps des assassins* – Miller précise : « Je n'appelle pas poètes les

LE COLOSSE DE MAROUSSI

gens qui font des vers, avec ou sans rimes, mais celui ou celle qui est capable de changer profondément le monde. »

Lire Miller, c'est entrer dans la baignade bleue et blanche de la parole. C'est vivre à l'intérieur d'un poème rieur, que la foudre éclaire. Redécouvrir le sens de la nage et de la soif – se baigner dans sa propre soif, dans la soif du monde. Redevenir un anarchiste clair. Tendre vers les révoltes logiques. Ne plus être étonné qu'on associe joie et solitude. Entrer, un soir d'hiver, dans un bordel crétois, et en ressortir au printemps. Vouer sa vie aux phrases les plus folles, et les plus heureuses.

Yannick Haenel

La Grèce... « Pourquoi diable n'y êtes-vous jamais retourné, depuis le temps, et surtout ayant écrit ce livre ? » ... « Vraiment, vous n'avez pas pris date pour un second voyage là-bas ? » ... « Elle ne vous manque pas, la Grèce ? » ... Que de fois mes amis, mes lecteurs, ne m'ont-ils pas lancé ce genre de question à la tête. Mais si, j'y suis retourné, en Grèce, et je ne sais combien de fois – en esprit. Qui pourrait oublier ce paradis, après y avoir goûté ? Pour moi, la Grèce n'est plus un endroit, un pays ; elle est un état d'esprit.

Et il me semble que cela vaut mieux ainsi. C'est le meilleur moyen de la garder intacte au fond du cœur, d'éviter toute désillusion. Je ne vois pas en quoi j'aurais pu contribuer le moins du monde, et de façon vitale, au bien-être des Grecs, en revenant dans leur pays. Ce n'est ni d'écrivains ni de gens bien intentionnés qu'a besoin ce peuple ; c'est de faiseurs de miracles. En découvrant de mon côté ses vertus exceptionnelles, j'ai eu la révélation de celles de l'humanité tout entière, qu'elle soit chinoise, arabe, mexicaine ou hottentote.

Dans n'importe quel pays, même parmi les étendues désolées et sinistres du Grand Nord, la beauté de la nature est présente, à défaut de celle de l'homme. La Grèce a bénéficié

des faveurs spéciales des dieux. Jusqu'à la fin des temps, ses rivages resteront un lieu de migration pour des milliers et des milliers d'humains venus des quatre coins de la Terre. Les Grecs ont survécu à tout, aux pires des régimes, aux infamies les plus cruelles. Rien ne peut souiller la mer grecque, le ciel grec. Et la lumière – cette lumière surnaturelle propre au monde méditerranéen – l'emportera toujours sur tout.

Ce n'est pas un hasard si ce pays a été de tous temps la terre des héros et des poètes, la terre où l'homme était l'égal des dieux et où les dieux eux-mêmes prenaient stature humaine. Le mythe y est toujours vivant. La matière dont sont faits mythes et légendes est ineffable. Les ténèbres ont eu beau recouvrir maintes et maintes fois la Grèce, jamais elles n'ont pu éclipser entièrement l'espoir de la résurrection, la foi de l'homme en l'homme. Être grec, c'est être homme, dans toute la force et toute la plénitude du terme.

Pendant que j'y suis, j'aimerais dire un mot d'un autre problème.

Tout auteur, quel qu'il soit, en vient fatalement à se demander, un jour ou l'autre, ce qu'a pu devenir son œuvre entre les mains des traducteurs, surtout lorsque les traductions sont dans des langues qu'il ne connaît pas du tout.

*Chaque fois que j'ai chez moi un visiteur intelligent – un écrivain, disons – venant d'un coin éloigné du globe, je lui mets entre les mains un de mes livres casse-tête, comme *Tropique du Cancer*, dans la version qu'on en a tirée dans sa langue maternelle, et le prie de m'en traduire des pages à voix haute en anglais. Je recommande l'expérience ! Prenons par exemple des langues comme le japonais, l'hébreu, le croate, le turc, le finlandais – on n'a pas idée des diableries dont sont capables ceux qui les manipulent !*

L'étrange, dans le cas des traducteurs en général, c'est qu'ils demandent rarement à l'auteur l'explication des passages qui leur posent un problème. Souvent, quand il m'arrive de relire, dans un de mes livres, une page humoristique, argotique ou sur-réaliste, je me renverse sur mon siège et me prends à rire tout seul en essayant d'imaginer comment on pourrait la rendre en cantonais, en ourdou ou en tagalog. Par chance, je crois savoir assez bien le français pour pouvoir distinguer une bonne traduction d'une mauvaise. Il n'empêche que, comme la plupart de mes compatriotes – et voilà qui donne à réfléchir, soit dit en passant – je dois presque toute ma connaissance de la grande littérature mondiale à la lecture de traductions.

Quant à cette nouvelle version du Colosse en français, je sais qu'elle a été faite avec amour, puisqu'elle est l'œuvre de mon grand ami Georges Belmont. Peu de gens, j'imagine, se rappellent, ou se doutent, non seulement qu'il fut le premier à me traduire avant la guerre, mais qu'il a traduit, à travers les années, quelque soixante ou soixante-dix ouvrages, si ma mémoire est bonne – et cela, souvent, à côté de bien d'autres choses, de bien d'autres travaux, personnels ou non. Il m'est arrivé de le voir travailler vingt-quatre heures d'affilée, parfois même quarante-huit ou soixante-douze heures sans prendre une minute de sommeil. Dire qu'il va de soi, pour moi, que sa traduction du Colosse ne peut être qu'un chef-d'œuvre du genre est une faible récompense pour une activité aussi prodigieuse. J'ajouterai seulement que je tiens pour un grand bonheur d'avoir, pour ami et pour traducteur, un homme de cette trempe.

Henry MILLER, 9 février 1972

Première partie

Sans Betty Ryan – jeune femme qui habitait la même maison que moi, à Paris – jamais je ne serais allé en Grèce.

Un soir, devant un verre de vin blanc, elle se mit à parler de ses aventures vagabondes à travers le monde. Je l'écoutais toujours avec grande attention, non seulement pour l'étrangeté de ses expériences, mais parce qu'elle avait l'air de peindre ses pérégrinations en les racontant. Ses descriptions demeuraient fixées en moi comme des toiles de maître parfaites. Singulière conversation que nous eûmes ce soir-là : débutant par la Chine et le chinois, dont elle avait commencé l'étude, nous nous retrouvâmes bientôt en Afrique du Nord, dans le désert, parmi des peuples dont j'entendais parler pour la première fois. Et puis soudain la voilà seule – elle chemine le long d'une rivière – la lumière est intense – je la suis de mon mieux sous le soleil aveuglant, mais elle s'égare et voici qu'à mon tour j'erre dans un pays étrange et j'écoute une langue qui m'est totalement inconnue... Non qu'elle soit à proprement parler une conteuse, cette fille ; mais c'est une artiste, d'une manière ; personne ne m'a jamais rendu aussi entièrement l'atmosphère d'un pays qu'elle, celle de la Grèce. Plus tard, bien plus tard, j'ai découvert que c'était près

d'Olympie qu'elle s'était égarée, et moi avec elle ; mais sur le moment, je ne vis que la Grèce, toute la Grèce – un monde de lumière passant tous mes rêves et toutes mes espérances.

Depuis plusieurs mois, avant même cette conversation, je recevais, de Grèce, des lettres de mon ami Lawrence Durrell, qui s'était presque installé à demeure à Corfou. Étonnantes, ces lettres, elles aussi, mais tant soit peu irréelles à mes yeux. Durrell est un poète ; ses lettres s'en ressentaient : elles créaient en moi une certaine confusion – tant rêve et réalité, histoire et mythologie s'y fondaient avec art. Moi-même, par la suite, je devais découvrir que cette confusion existe vraiment et qu'elle n'est pas entièrement due au don de poésie. Mais, à l'époque, je pensais qu'il en remettait, que c'était pour lui façon de m'enjôler, de me persuader d'accepter ses invitations répétées à venir le retrouver.

Quelques mois avant la guerre, je décidai de prendre de longues vacances. Depuis longtemps j'avais envie, entre autres, de visiter la vallée de la Dordogne. Je bouclai donc ma valise et pris le train pour Rocamadour où je débarquai de bonne heure, un matin, vers le lever du soleil, la lune brillant encore d'un éclat vif dans le ciel. Coup de génie, de ma part, cette idée d'explorer la région de la Dordogne avant de me plonger dans l'illumination millénaire du monde grec. Rien que le coup d'œil sur la rivière noire et mystérieuse, du haut de la magnifique falaise debout à l'orée de Domme, suffit pour vous emplir d'un sentiment de gratitude impé-rissable. Pour moi, cette rivière, ce pays appartiennent au poète Rainer Maria Rilke. Ce n'est pas plus la France que l'Autriche, ni même que l'Europe : c'est la terre d'enchantement jalousement marquée par les poètes et qu'eux seuls ont

le droit de revendiquer comme leur. Ce qui se rapproche le plus du paradis, en attendant la Grèce. Le paradis des Français, mettons, par manière de concession. Un paradis, en fait, dont l'existence doit remonter à des milliers et des milliers d'années. Je suis convaincu que c'était bien cela pour l'homme de Cro-Magnon, malgré le témoignage fossilisé des formidables grottes, qui indique des conditions de vie plutôt stupéfiantes et terrifiantes. Rien ne m'empêchera de croire que si l'homme de Cro-Magnon s'installa ici, c'est qu'il était extrêmement intelligent, avec un sens de la beauté très développé. Rien ne m'empêchera de croire que le sentiment religieux avait déjà atteint en lui un haut degré de développement et qu'il a fleuri en ces lieux, alors même que l'homme vivait comme une bête au fond des cavernes. Rien ne m'empêchera de croire que cette grande et pacifique région de France est destinée à demeurer éternellement un lieu sacré pour l'homme et que, lorsque la grand-ville aura fini d'exterminer les poètes, leurs successeurs trouveront ici refuge et berceau. Cette visite à la Dordogne fut pour moi, je le répète, d'une importance capitale : il m'en reste un espoir pour l'avenir de l'espèce, et même de notre planète. Il se peut qu'un jour la France cesse d'exister, mais la Dordogne survivra, tout comme les rêves dont se nourrit l'âme humaine.

À Marseille, je pris le bateau pour Le Pirée. Mon ami Durrell devait m'attendre à Athènes pour me conduire à Corfou. Il y avait à bord beaucoup de gens du Levant. Je les choisis aussitôt, de préférence aux Américains, aux Français, aux Anglais. J'avais très envie de bavarder avec des Arabes, des Turcs, des Syriens et leurs pareils. J'étais curieux de connaître leur vision particulière du monde. Les quatre ou cinq jours

que dura la traversée me donnèrent amplement le temps de me lier avec ceux que j'étais impatient de mieux connaître. Pur hasard : mon premier ami fut un Grec, étudiant en médecine, qui revenait de Paris. Nos conversations se passaient en français. Le premier soir, nous bavardâmes jusqu'à trois ou quatre heures du matin ; il fut surtout question de Knut Hamsun, dont les Grecs étaient férus, à ce que je découvris. Étrange impression, d'abord, que de s'entretenir de ce génie nordique, quand on vogue sur une mer chaude. Mais la conversation m'apprit aussitôt que les Grecs sont un peuple passionné, enthousiaste, à l'esprit curieux. *La passion* – cela m'avait longtemps manqué, en France. Et non seulement la passion, mais le génie de la contradiction, de la confusion, du chaos – autant de qualités humaines fondamentales, que je redécouvrais et chérissais à neuf dans la personne de mon nouvel ami. *Et la générosité*. J'en étais presque venu à la croire disparue de cette terre. Et voilà que lui, le Grec, et moi, l'Américain, un lien nous unissait, malgré l'abîme qui nous séparait. Magnifique prélude à ce monde qui allait s'ouvrir à mes yeux. Déjà, j'étais épris de la Grèce et des Grecs, et le pays n'était pas encore en vue ! D'avance, je voyais bien que c'était un peuple hospitalier, amical, d'accès et de rapports faciles.

Le lendemain, j'engageai la conversation avec les autres – un Turc, un Syrien, quelques étudiants du Liban, un Argentin de souche italienne. Le Turc me fut presque immédiatement antipathique. Il avait une manie de la logique qui me mettait hors de moi. Et quelle logique ! Mauvaise ! De même que tous les autres (avec lesquels je me trouvai en désaccord complet), il me fournissait un bel exemple de l'esprit américain en ce qu'il a de pire. Ils avaient la hantise

du progrès, tous. Davantage de machines, de rendement, de capitaux, de confort – c'était tout leur discours. Je leur demandai s'ils avaient entendu parler des millions de chômeurs américains. Ils refusaient d'entendre. Se rendaient-ils compte au moins du vide, de l'inquiétude, de la misère morale du peuple américain, au milieu de tout son luxe et de son confort mécaniques ? Ils restaient imperméables à mes sarcasmes. Ils avaient un désir : réussir – l'argent, la puissance, une place au soleil. Aucun d'eux n'avait envie de retourner dans sa patrie ; s'ils rentraient, c'était contre leur gré, chacun contraint par un motif ou un autre. À les entendre, il n'y avait pas de vie possible pour eux dans leur pays. *Mais alors, quand commenceraient-ils à vivre ?* voulais-je savoir. Quand on aurait tout ce qu'on avait en Amérique, ou en Allemagne, ou en France. La vie, c'était fait de machins, de machines surtout, à ce que je comprenais. La vie sans l'argent ? Impossible ! Il fallait absolument des vêtements, un bel intérieur, la radio, une auto, une raquette de tennis, que sais-je. Je leur déclarai que je n'avais rien de tout cela et que cela ne m'empêchait pas d'être heureux ; que j'avais tourné le dos à l'Amérique précisément parce que ces choses n'avaient aucun sens pour moi. Ils me répondirent que j'étais l'Américain le plus étrange qu'ils eussent jamais rencontré. Mais ils m'aimaient bien. Ils se cramponnèrent à moi toute la durée de la traversée, me harcelant de toute sorte de questions auxquelles je répondais en vain. Le soir, je retrouvais mon Grec. Nous nous comprenions mieux, infiniment mieux, bien qu'il adorât l'Allemagne et son régime. Lui aussi, naturellement, avait envie d'aller un jour en Amérique. Quel est le Grec qui ne rêve pas d'aller en Amérique et d'y dénicher la poule aux œufs d'or ? Je n'essayai pas de

l'en dissuader ; je lui fis un tableau de l'Amérique, telle que je la connaissais, que je l'avais vue, pratiquée. Cela eut l'air de l'effrayer un peu : il reconnut que c'était la première fois qu'on lui parlait ainsi de l'Amérique. « Allez-y, lui disais-je, allez voir par vous-même. Il se peut que je me trompe. Je vous parle de ce que je sais d'expérience personnelle. Rappelez-vous, ajoutais-je, Knut Hamsun n'y a pas eu la vie si drôle que ça ; pas plus que votre grand chéri, Edgar Allan Poe... »

Il y avait un archéologue français qui retournait en Grèce. À table, il était assis en face de moi. Il aurait pu me dire des tas de choses sur le pays. Je ne lui en laissai jamais la chance. Il me déplut au premier coup d'œil. Mon préféré, de toute la traversée, ce fut l'Italien d'Argentine. Je crois bien n'avoir jamais rencontré d'être plus ignare – mais quel charme, avec ça ! À Naples nous descendîmes à terre ensemble pour faire un bon repas et visiter Pompéi, dont il n'avait pas même entendu parler. Il faisait une chaleur écrasante ; n'empêche que la balade à Pompéi me plut énormément. Si j'y étais allé avec l'archéologue, je me serais affreusement ennuyé. Au Pirée, il débarqua avec moi pour aller voir l'Acropole. La chaleur était pire encore qu'à Pompéi, ce qui n'est pas peu dire. Il était neuf heures du matin et il devait bien faire cinquante degrés au soleil. À peine avions-nous franchi la grille du quai que nous tombâmes sur un guide grec – vieille ficelle qui parlait un peu l'anglais et le français et qui promit de nous montrer tout ce qu'il fallait voir, moyennant une modeste somme. Nous essayâmes de savoir ce qu'il voulait pour ses services – en vain. Il faisait trop chaud pour marchander. Nous nous écroulâmes dans un taxi, en lui disant de nous conduire droit à l'Acropole. À bord, j'avais changé mes francs

contre des drachmes ; j'avais l'impression d'avoir empoché une si formidable liasse qu'aucune dépense ne m'effrayait, si exorbitante fût-elle. J'étais sûr qu'on nous posséderait ; je m'en délectais d'avance. J'avais une seule idée, bien ancrée dans l'esprit, sur les Grecs : qu'on ne pouvait se fier à eux. Quelle déception si notre guide s'était montré magnanime et chevaleresque ! Mon compagnon, lui, était plutôt inquiet. Il allait à Beyrouth. Je jure que je l'entendais calculer mentalement, pendant que nous roulions, suffoquant de chaleur et de poussière.

Le trajet en auto, du Pirée à Athènes, est une bonne introduction à la Grèce. Il n'a rien de séduisant. Il incite à se demander pourquoi on a décidé de venir dans ce pays. Il y a, dans le paysage, quelque chose non seulement d'aride et de désolé, mais de terrifiant aussi. On se sent mis à nu, saccagé, presque anéanti. Notre chauffeur avait l'air d'un animal qui aurait miraculeusement appris à manier une mécanique folle : le guide passait le temps à lui dire « à droite », « à gauche », comme si ni l'un ni l'autre n'avaient jamais parcouru cette route. J'éprouvais une énorme sympathie pour le chauffeur : je savais que, lui aussi, il serait possédé. J'avais le sentiment qu'il était incapable de compter au-delà de cent ; et aussi qu'il foncerait droit dans le fossé si on le lui ordonnait. Quand nous parvînmes à l'Acropole – commencer par là, quelle idée de fou ! – des centaines de gens avaient déjà pris les devants et assaillaient la grille. La chaleur était devenue si effroyable que je ne pensais qu'à une chose : trouver un coin d'ombre où m'asseoir. Je dénichai un endroit assez frais et m'y installai, le temps que l'Argentin en eût pour son argent. Notre guide était resté à l'entrée avec le chauffeur de taxi, après nous avoir refilets à l'un des guides officiels. Il

devait nous escorter au temple de Jupiter, au Théséion et autres lieux, sitôt que nous aurions notre souï de l'Acropole. Jamais, bien sûr, nous n'allâmes à aucun de ces endroits. Nous lui dîmes de revenir en ville et de nous trouver un bistrot où commander des glaces. Sur le coup de dix heures et demie du matin, nous étions enfin garés à la terrasse d'un café. Tout le monde avait l'air rétamé par la chaleur, même les Grecs. Nous mangeâmes nos glaces, bûmes de l'eau glacée ; et puis re-glaces, et re-eau glacée. Après quoi je demandai du thé brûlant, m'étant brusquement rappelé qu'on m'avait dit que c'était rafraîchissant.

Le taxi attendait au bord du trottoir, moteur tournant. Notre guide semblait être le seul à ne pas souffrir de la chaleur. Il devait s'imaginer que, une fois notre mécanique un peu refroidie, nous allions nous remettre à trotter sous le soleil, de ruines en monuments. Nous finîmes par lui dire que nous nous passerions de ses services. Rien ne pressait, répondit-il ; il n'avait rien de spécial à faire ; il était content de nous tenir compagnie. Nous lui déclarâmes que nous en avions assez pour la journée, que nous ne voulions plus bouger. Il appela le garçon et paya les consommations de sa poche. Nous eûmes beau lui demander combien cela faisait, insister, du diable s'il avait envie de nous le dire. Il désirait savoir à combien nous estimions ses services. Nous rétorquâmes que nous ne savions pas – à lui de décider. Sur quoi, après un long silence, après nous avoir examinés de pied en cap et s'être gratté, après avoir repoussé son chapeau en arrière, s'être épongé le front et tout, il prit une voix de miel pour nous annoncer que, à son avis, deux mille cinq cents drachmes feraient l'affaire. Je regardai mon compagnon du coin de l'œil et lui dis d'ouvrir le feu. Bien entendu, notre

Grec était fin prêt en prévision de notre réaction. Et voilà, je dois l'avouer, qui me plaît infiniment chez les Grecs : leur astuce et leur ruse. « Bon, parfait ! nous dit-il presque aussitôt. Si vous ne trouvez pas mon prix honnête, alors, faites-m'en un. » D'accord. Celui que nous lui fîmes était aussi ridiculement bas que le sien était élevé. Il avait l'air aux anges de ce grossier marchandage. De fait, nous l'étions tous, aux anges. Ses services devenaient quelque chose de tangible, de réel : une denrée. Nous les soupesions, les estimions, nous les faisons sauter dans la main comme une tomate mûre ou un épi de maïs. Et, finalement, nous tombâmes d'accord, non sur un prix honnête qui eût été une insulte aux talents de notre guide... non : nous convînmes que, exceptionnellement, à cause de la chaleur et parce que nous n'avions pas tout vu, et patati et patata, nous arrêterions les frais à telle somme et que nous nous séparerions bons amis. Un des menus détails sur lequel s'éternisa le marchandage fut ce qu'avait donné notre guide au guide officiel de l'Acropole. Il jurait avoir donné cent cinquante drachmes. J'avais vu, de mes yeux vu, la transaction, et je savais qu'il n'en avait refilé que cinquante. Il soutenait que j'avais mal vu. Nous aplanîmes la difficulté en feignant de croire qu'il avait, par inadvertance, donné à ce type cent drachmes de plus qu'il n'en avait eu l'intention – morceau de casuistique si parfaitement étranger au génie grec que, si notre homme avait décidé, sans plus attendre, de nous dépouiller de tout ce que nous possédions, il eût été dans son droit, et les tribunaux grecs lui eussent donné raison.

Une heure plus tard, je disais adieu à mon compagnon, me trouvais une chambre dans un petit hôtel pour le double du prix courant, me déshabillais et m'allongeais nu sur le

lit, dans une mare de sueur, jusqu'à neuf heures du soir. Je cherchai un restaurant, m'efforçai de manger, mais y renonçai après quelques bouchées. De ma vie je n'avais eu si chaud. S'asseoir près d'une lampe électrique était une torture. Je vidai quelques verres de boisson glacée, me levai de la terrasse où j'étais installé et me dirigeai vers les jardins publics. Il devait être dans les onze heures, dirais-je. Les gens essaient de tous côtés vers ces jardins. Cela me rappelait New York, par une nuit torride d'août. Je retrouvais la horde – sentiment que je n'avais jamais eu à Paris, sauf au cours de la révolution manquée des années 30. Je flânai à travers les jardins, en direction du temple de Jupiter. Le long des allées poussiéreuses, il y avait de petites tables, posées là comme distraitements ; et assis tranquillement dans le noir, des couples parlaient à voix basse, devant un verre d'eau. *Le verre d'eau...* partout je ne voyais que cela. C'en devenait une obsession. Je me prenais à penser à l'eau comme à une découverte, un nouvel élément essentiel de la vie. Terre, air, feu, eau. Pour l'heure, l'eau était l'élément cardinal. De voir ces amoureux assis dans le noir, à boire leur eau, installés là paisiblement, dans le calme, et parlant à voix basse, me donnait un sentiment merveilleux du caractère grec. La poussière, la chaleur, la pauvreté, le dénuement, la discrétion de ce peuple, et cette eau partout, dans les petits verres posés entre les couples tranquilles et paisibles, tout cela me donnait l'impression qu'il y avait quelque chose de sacré dans ce lieu, une nourriture qui soutenait. Ma promenade dans le Zapion, cette première nuit, fut un enchantement. Aucun jardin public n'est demeuré dans ma mémoire comme celui-là. Il est la quintessence du genre – générateur du même sentiment qu'on éprouve parfois en regardant une toile, ou en rêvant

d'un endroit où l'on aimerait vivre, sans espoir de le trouver. Également adorable le matin, ce parc – je m'en aperçus par la suite. Mais la nuit, quand on y arrive comme tombant des nues et qu'on sent sous ses pieds le sol dur et battu, qu'on entend bourdonner cette langue parfaitement étrangère, c'est une magie – et d'autant plus pour moi, peut-être, que je le revois plein des gens les plus pauvres du monde, et les mieux nés. Je suis heureux d'avoir découvert Athènes durant cette incroyable vague de chaleur ; heureux d'avoir vu la ville dans les pires conditions. J'ai senti la force nue de ce peuple, sa pureté, sa noblesse, sa résignation. J'ai vu les enfants, et ce spectacle m'a réchauffé le cœur, parce que je venais de France où l'on eût dit que les enfants étaient absents de ce monde, avaient cessé de naître. J'ai vu des gens en haillons, et cela aussi était une purification. Le Grec sait vivre en haillons ; à l'encontre de ce que j'ai vu dans d'autres pays, il n'en éprouve nul sentiment de dégradation totale ni de dernière souillure.

Le lendemain, je décidai de prendre le bateau pour Corfou où, finalement, mon ami Durrell m'attendait. Nous sortîmes du Pirée vers les cinq heures de l'après-midi. Le soleil était encore une vraie fournaise. J'avais fait l'erreur de prendre un billet de seconde classe. Quand je vis s'amener à bord les bêtes, la literie, tout l'in vraisemblable bazar que les Grecs traînent avec eux en voyage, je m'empressai de passer en première classe, ce qui coûte à peine plus cher que les secondes. Je n'avais jamais pris de premières de ma vie, sauf dans le métro à Paris – cela me parut donc le summum du luxe. Le garçon se baladait sans arrêt avec un plateau chargé de verres d'eau. Ce fut le premier mot de grec que j'appris : *nero* (eau)

– et quel mot magnifique ! La nuit venait ; les îles montaient dans l'ombre à l'horizon, flottant au-dessus de la mer, toujours, sans jamais y reposer. Les étoiles parurent, éclatantes et splendides ; la brise était un velours de fraîcheur. Et d'un coup je commençai à deviner, à sentir ce qu'est la Grèce, ce qu'elle fut, ce qu'elle sera toujours, quand bien même elle aurait le malheur d'être envahie par les touristes américains. Lorsque le steward me demanda ce que j'aimerais manger, lorsque je compris tant bien que mal ce qu'on nous destinait à dîner, je faillis fondre en larmes. Les repas, à bord d'un bateau grec, sont quelque chose de renversant. Je préfère un bon repas grec à son équivalent français, même si c'est hérésie que de l'avouer. Il y avait des tas de choses à manger, des tas de choses à boire ; il y avait l'air du large et le ciel plein d'étoiles. Je m'étais juré en quittant Paris de ne pas en fichier une rame de toute une année. C'étaient mes premières vraies vacances depuis vingt ans et j'étais paré pour cela. Tout me paraissait parfait. Le temps n'existait plus ; il n'y avait plus que moi à la dérive sur un bateau paresseux ; moi seul, paré à accueillir quiconque se présenterait, à prendre les choses, n'importe lesquelles, comme elles viendraient. Sortant de la mer, comme si Homère en personne s'était chargé de m'arranger cela, les îles planaient, flottaient comme des bouchons, solitaires, désertes, mystérieuses, dans la lumière qui se retirait. Je ne pouvais rien demander de plus ; je ne désirais rien de plus. J'avais tout ce qu'un homme pouvait souhaiter – et je le savais. Je savais aussi que peut-être jamais plus je ne serais ainsi comblé. Je sentais venir la guerre – plus proche chaque jour. Mais la paix durerait encore un petit bout de temps, pendant lequel les hommes pourraient continuer à se conduire en êtres humains.

Nous ne traversâmes pas le canal de Corinthe : il y avait eu un glissement de terrain ; nous fîmes presque le tour du Péloponnèse. Le second soir, escale à Patras, face à Missolonghi. Depuis, je suis revenu plusieurs fois dans ce port, toujours vers la même heure, et chaque fois j'ai ressenti la même fascination. On fonce droit sur un grand promontoire, pareil à une flèche fichée dans le flanc de la montagne. Le chapelet de lumières électriques tendu sur le rivage fait penser au Japon ; l'éclairage des ports grecs tient de l'impromptu, dégage une impression de fête imminente. À mesure qu'on entre dans le port, les petites embarcations viennent à votre rencontre : elles regorgent de passagers, de bagages, de bétail, de literie, de mobilier. Les hommes rament debout, poussant la barque au lieu de la tirer. Ils ont l'air littéralement infatigables, dirigeant à volonté leur lourde charge, d'un mouvement de poignet, adroit et presque imperceptible. Dès qu'ils accostent le bateau, c'est le pandémonium. Tout le monde se rue où il ne faut pas, tout est confusion, chaos, pagaille. Mais jamais personne ne se perd ni ne se fait mal, ni ne vole, ni n'échange de coups. C'est une sorte de ferment qui naît du fait que, pour le Grec, n'importe quel événement, même le plus usé, est toujours unique. Le Grec recommence tout le temps les mêmes choses, chaque fois comme si c'était la première : il est curieux, avidement curieux, passionné d'expérience. Il cultive l'expérience pour le plaisir, non pour établir une règle, une façon meilleure et plus efficace de faire les choses. Il aime à faire les choses de ses propres mains, de tout son corps, de toute son âme, autant dire. Ainsi se perpétue Homère. Je n'ai jamais lu une seule ligne d'Homère, mais je suis convaincu que le Grec d'aujourd'hui n'a pas

changé dans son essence. Ou alors il est plus grec que jamais. Et, ici, je dois ouvrir une parenthèse pour dire un mot de mon ami le peintre Mayo, que j'ai connu à Paris. Il s'appelait Malliarakis de son vrai nom, et il était, je crois, originaire de Crète. N'importe – à l'entrée de Patras, son souvenir m'assaillit violemment. Je me rappelais lui avoir demandé, à Paris, de me parler de la Grèce ; et, brusquement, en pénétrant dans le port de Patras, je comprenais tout ce qu'il avait voulu me dire ce soir-là, et je regrettais qu'il ne fût pas à côté de moi pour partager ma joie. Je me rappelais comme il m'avait dit, tranquillement, solidement, avec conviction, après m'avoir décrit de son mieux le pays : « La Grèce vous plaira, Miller, j'en suis sûr. » Dieu sait pourquoi, ces paroles m'avaient impressionné plus que tout ce qu'il m'avait dit d'autre. *Vous plaira...* Les mots s'étaient engrangés dans mon crâne. « Bon Dieu, oui, ça me plaît ! » me répétais-je sans fin, pendant que, appuyé au bastingage, je laissais le mouvement et la pagaille entrer en moi. Je m'adossai pour regarder le ciel. Jamais je n'avais vu son pareil. Une magnificence. Je me sentais complètement détaché de l'Europe. Je venais d'entrer dans un nouveau royaume, en homme libre – tout s'était conjuré pour donner à cette expérience un caractère unique et fécond. Dieu, que j'étais heureux. Mais heureux avec, pour la première fois de ma vie, la pleine conscience de mon bonheur. Être heureux, simplement, ce n'est pas mal ; savoir qu'on l'est, c'est un petit mieux ; mais comprendre son bonheur, en savoir le pourquoi et le comment, et le sens, connaître l'enchaînement des événements et des circonstances qui en sont la cause, et continuer à être heureux, heureux de l'être et de le savoir, ma foi, cela dépasse le bonheur, c'est de la félicité et, si l'on avait tant soit peu de sens commun,

on devrait se tuer sur-le-champ et en finir un bon coup. Voilà comme j'étais – sauf que je n'eus ni la force ni le courage de me tuer sur place. Et je fis rudement bien de ne pas me liquider, soit dit en passant, parce que je devais connaître d'autres moments plus grands encore, plus grands, même, que la félicité, et tels que, si l'on avait voulu me les décrire, je n'y aurais probablement jamais cru. Je ne me doutais pas, alors, que je me trouverais un jour à Mycènes, et à Phaestos, ou que, m'éveillant un matin et regardant par le hublot, je verrais, de mes yeux, ce lieu dont j'avais parlé dans un livre, sans jamais savoir qu'il existât ni qu'il portât le nom que lui avait donné mon imagination. Il vous arrive des choses stupéfiantes en Grèce – des choses stupéfiantes *et bonnes* comme il ne peut en arriver nulle part ailleurs. La Grèce demeure, on ne sait comment, sous la protection du Créateur ; on croit Le voir hocher la tête au-dessus d'elle. Les hommes, pauvres chétifs, peuvent bien se livrer à toutes leurs diableries impuissantes, même en Grèce – la magie de Dieu poursuit son œuvre ; la race humaine a beau faire, ou s'efforcer de faire, la Grèce demeure une enceinte sacrée, et le demeurera, j'en reste convaincu, jusqu'à la fin des temps.

Midi était presque à l'apogée quand le bateau jeta l'ancre à Corfou. Durrell m'attendait sur le quai avec son factotum, Spiro *Americanus*. Il fallait compter près d'une heure, en voiture, pour arriver à Kalami, le petit village où habitait Durrell, vers l'extrémité septentrionale de l'île. Avant de nous mettre à table pour déjeuner, nous prîmes un bain devant la maison. Il y avait près de vingt ans que je ne m'étais jeté à l'eau. Durrell et sa femme, Nancy, ressemblaient à un couple de dauphins ; ils vivaient dans l'eau, autant dire. Nous fîmes la

sieste après le repas, puis nous poussâmes, en barque, jusqu'à une autre petite crique, à environ un kilomètre et demi de là, où il y avait un minuscule temple blanc. Seconde baignade, second baptême, à poil. Le soir, on me présenta à Kyrios Karaménaios, le gendarme de l'endroit, et à l'instituteur, Nicola. Nous nous liâmes aussitôt, solidement, d'amitié. Avec Nicola, je baragouinais un mauvais français ; avec Karaménaios, une sorte de langage dindonnant, qui devait l'essentiel de son vocabulaire à la bonne volonté et à un désir de compréhension mutuelle.

Une fois par semaine, environ, nous prenions le caïque pour nous rendre en ville. Je ne suis jamais parvenu à aimer la ville de Corfou. Elle a un air décousu qui, le soir, se change en une sorte de démente tranquille qui vous tape sur les nerfs. On passe son temps à s'asseoir et à boire des choses dont on n'a pas envie, ou à tourner en rond, sans but et désespérément, comme un prisonnier. D'ordinaire, je profitais de ces visites pour m'offrir le coiffeur – barbe et cheveux. Façon de tuer le temps. Et puis c'était ridiculement bon marché. C'était, m'apprit-on, le barbier du roi qui s'occupait de moi, et je m'en tirais au total pour l'équivalent de trois cents et demi, pourboire compris. Corfou, c'est, typiquement, un lieu d'exil. Le Kaiser y venait résider, avant de perdre sa couronne. Un jour, je visitai son palais, par curiosité. Les palais me frappent toujours comme des endroits sinistres et lugubres, mais la maison de fou du Kaiser est, à mon sens, le pire échantillon de loufoquerie que j'aie jamais vu. De quoi faire un excellent musée d'art surréaliste. Toutefois, à un bout de l'île, face au palais abandonné, se trouve le petit coin de Kanoni, d'où l'on domine l'extraordinaire et magique Toten Insel, l'île des Morts. C'est là que Spiro vient rêver, le soir,

et rêver au temps où il vivait à Rhode Island, et où la contrebande de l'alcool battait son plein. C'est le genre de lieu qui appartient de droit à mon ami Hans Reichel, l'aquarelliste. Qu'il soit plein de souvenirs homériques, je le sais, mais, pour moi, il tient plus de Stuttgart que de la Grèce antique. Quand la Lune brille et qu'on n'entend d'autre bruit que la respiration de la Terre, on dirait exactement l'ambiance que crée Reichel, lorsqu'il est assis, pétrifié dans son rêve, et qu'il devient *limitrophe* des oiseaux, des escargots et des gargouilles, des lunes fumeuses et des pierres qui suent, ou de la musique chargée de souffrance qui joue constamment dans son cœur, même lorsqu'il se cabre comme un kangourou fou furieux et, de sa queue préhensile, se met à casser tout ce qui est en vue. Si jamais il lui arrive de lire ces lignes et d'apprendre que j'ai pensé à lui devant Toten Insel, d'apprendre que je n'ai jamais été pour lui l'ennemi qu'il s'imaginait, j'en serai rudement heureux. Peut-être fut-ce un de ces mêmes soirs où, assis à Kanoni avec Spiro, je contempiais ce lieu d'enchantement, que Reichel, qui ne nourrissait que de l'amour pour les Français, fut tiré de sa tanière, impasse du Rouet, et jeté dans un camp de concentration sordide.

Un jour, Théodore – le Dr Théodore Stéphanidès – nous tomba dessus. Tout ce qu'on peut savoir sur les plantes, les fleurs, les arbres, les rochers, les minéraux, les formes inférieures de la vie animale, les microbes, les maladies, les étoiles, les planètes, les comètes, etc., il le sait. Théodore est l'homme le plus savant que j'aie jamais rencontré, et un saint par-dessus le marché. Théodore a aussi traduit, du grec en anglais, bon nombre de poèmes. C'est ainsi que j'ai entendu

parler pour la première fois de Séféris, qui est le pseudonyme de Georges Sfériadès. Ensuite, avec un mélange d'amour, d'admiration et d'humour malicieux, il prononça devant moi le nom de Katsimbalis qui, pour je ne sais quelle étrange raison, me frappa vivement sur-le-champ. Ce soir-là, Théodore nous fit, de sa vie dans les tranchées avec Katsimbalis pendant la Grande Guerre, sur le front des Balkans, une description hallucinante. Le lendemain, Durrell et moi, nous écrivions à Katsimbalis, qui était à Athènes, une lettre enthousiaste, exprimant l'espoir de le rencontrer prochainement dans cette ville. *Katsimbalis...* Nous lancions ce nom familièrement, comme si nous l'avions connu depuis toujours. Peu après, Théodore s'en alla ; la comtesse X... le remplaça, accompagnée de Niki et d'une famille de jeunes acrobates. Ils débarquèrent à l'improviste d'un petit bateau chargé de victuailles étonnantes et de bouteilles de vin rare, du domaine de la comtesse. Avec pareille troupe de linguistes, de jongleurs, d'acrobates et d'ondines, ça ne pouvait que tourner d'emblée à la dinguerie. Niki avait des yeux vert Nil ; ses cheveux semblaient tressés de serpents. Entre la première et la seconde visite de cette bande extraordinaire, qui arrivait toujours par mer avec une énorme cargaison de bonnes choses, les Durrell et moi, nous allâmes camper un bout de temps sur une plage de sable, face à la mer. Là, le temps n'existait plus. Le matin, encore couchés, nous étions réveillés par un timbré de berger qui s'entêtait à nous faire passer son troupeau de moutons sur le corps. Sur une falaise, juste derrière nous, surgissait soudain, régulièrement, une sorcière folle à lier, qui chassait le berger de ses malédictions. Il ne se passait pas de matin sans surprise : on s'éveillait geignant, jurant, pour éclater bientôt de rire. Puis, vite, un plon-

geon dans la mer, d'où l'on regardait les chèvres escalader les précipices de la falaise : on eût dit une réplique fidèle, ou presque, des dessins gravés dans la roche, à Rhodes, que l'on voit au musée de l'Homme à Paris. Parfois, quand on se sentait en grande forme, on grimpait derrière les chèvres, pour redescendre couvert d'entailles et de bleus. Une semaine passa, sans autre visite que celle du maire d'un village de montagne, à quelques kilomètres de là, qui vint voir notre tête. Il surgit un jour où je faisais un somme, tout seul, à l'ombre d'un gros rocher. Ma science du grec était de l'ordre d'une dizaine de mots ; lui ne connaissait guère plus de trois mots d'anglais. Ce fut une palabre remarquable, vu ces moyens d'expression limités. Il était à demi dingue. Je m'en aperçus et cela me donna de l'aise. Puisque les Durrell n'étaient pas là pour m'empêcher de faire des singeries, j'y allai aussi de mon numéro de chanson braque et de danse de sinoque : imitations de stars de cinéma, mâles et femelles, d'un mandarin chinois, d'un cheval sauvage, d'un plongeur acrobatique et autres. Cela eut l'air de l'amuser énormément ; la chinoiserie, notamment, dieu sait pourquoi, l'intéressa. J'entrepris de lui parler chinois, sans en connaître un traître mot. Sur quoi, à ma stupéfaction, il me répondit en chinois – son chinois à lui, qui valait sûrement le mien. Le lendemain, il revint avec un interprète, dans l'expresse intention de me conter un énorme bobard – savoir : qu'il y avait quelques années une jonque chinoise s'était échouée sur cette plage et que quatre cents Chinois au moins avaient campé sur le sable en attendant que leur bateau fût réparé. Il aimait beaucoup les Chinois, me dit-il ; c'étaient des gens très bien, et leur langue était extrêmement musicale et intelligente. Je lui demandai si ce n'était pas *intelligible* qu'il voulait dire.

Non, intelligente. La langue grecque aussi était intelligente. Et l'allemande. Je lui racontai, alors, que j'étais allé en Chine – bobard pour bobard. Je lui décrivis le pays, puis déviai vers l'Afrique et lui parlai des Pygmées, chez lesquels, lui dis-je, j'avais également vécu un bout de temps. Des Pygmées ? Il y en avait dans un village voisin, me déclara-t-il. De mensonge en mensonge, cela dura plusieurs heures, avec accompagnement de vin et d'olives. Ensuite, quelqu'un sortit une flûte, et on se mit à danser – vraie danse de Saint-Guy qui n'eût jamais fini si nous ne nous étions jetés à l'eau, nous mordant comme des crabes et hurlant et beuglant dans toutes les langues de la terre.

Nous levâmes le camp de bonne heure, un matin, pour regagner Kalami. Étrange journée ; on étouffait, et nous avions devant nous deux heures de grimpée pour arriver au village de montagne où Spiro nous attendait avec la voiture. Il fallut d'abord traverser au galop une étendue de sable : même à travers les sandales, le sol nous brûlait les pieds. Puis vint une longue piste, qui traversait un lit de rivière à sec : les éboulis de pierres en faisaient une épreuve pour les chevilles les plus endurcies. Enfin, on arriva au sentier à flanc de montagne – sorte de ravine plutôt que sentier, qui en fit voir de dures même aux poneys montagnards qui charriaient nos bagages. Au fur et à mesure de l'escalade, une bizarre et sauvage mélodie nous saluait d'en haut. Comme la lourde brume qui s'élevait en tournoyant de la mer, cette mélodie nous enveloppait dans ses plis nostalgiques ; puis, tout aussi soudainement, elle s'évanouit. Quelques centaines de pieds plus haut, notre troupe déboucha dans une clairière, au milieu de laquelle se trouvait une énorme cuve pleine d'un liquide empoisonné – de l'insecticide pour les oliviers – que des jeunes femmes

brassaient en chantant. C'était un chant funèbre, singulièrement en harmonie avec le paysage chargé de brume ; çà et là, où la houle vaporeuse des nuées, en s'ouvrant, dévoilait une touffe d'arbres ou une saillie de rocs nus et déchiquetés, pareils à des crocs, l'écho répercuté de cette mélodie lancinante résonnait comme un accord de cuivres à l'orchestre. De temps à autre, un grand espace de mer bleue surgissait du brouillard, non pas à l'étage du rivage, mais je ne sais dans quel règne intermédiaire entre ciel et terre, comme après un typhon. Les maisons aussi, lorsque leur solidité explosait au milieu de ce mirage, semblaient suspendues dans l'espace. L'atmosphère entière était criblée d'une splendeur biblique, à donner le frisson, ponctuée par le tintement des clochettes des poneys, le chant répercuté des brasseuses de poison, le grondement faible du ressac, tout en bas, et une sorte d'indéfinissable murmure de la montagne, qui n'était autre, sans doute, que le marteau du sang sous les tempes, dans la brume altière, chaude et suffocante de ce matin ionien. Nous prîmes plusieurs fois quelques instants de repos au bord du précipice, trop fascinés par le spectacle pour nous résigner à continuer par la passe et à pénétrer dans le monde clair, brillant, quotidien, du petit village montagnard, loin là-bas. Dans ce royaume d'opéra, où le *Tao-tö-king* et les Veda antiques se mêlaient dramatiquement en un confus contrepoint, le tabac léger de la cigarette grecque semblait avoir encore plus un goût de paille. Le palais même s'accordait ici à la métaphysique : le drame relevait de l'éther, des régions supérieures, de l'éternel conflit entre l'âme et l'esprit.

Et puis, la passe, qui restera toujours dans ma pensée comme l'image du carrefour des boucheries absurdes. Là durent se perpétrer, maintes et maintes fois, tout au long de

l'interminable et sanglant passé de l'humanité, les massacres vengeurs les plus effroyables. C'est une trappe, inventée par la Nature même pour la perte de l'Homme. La Grèce fourmille de ce genre de trappes mortelles. On dirait une puissante note cosmique, donnant le *la* au monde enivrant de la lumière, au sein duquel le passé, resplendissant de héros et de figures mythiques, menace continuellement d'écraser la conscience. Le Grec antique était un meurtrier : il vivait au milieu de clartés brutales qui tourmentaient et affolaient l'esprit. Il était en guerre avec tout le monde, y compris lui-même. De cette anarchie féroce sont sorties les spéculations métaphysiques, lucides et salutaires, qui continuent, même aujourd'hui, à tenir le monde sous leur charme. En traversant ce défilé (ce qui exige une sorte de manœuvre en swastika, pour déboucher à l'air libre et large du haut du plateau), j'avais l'impression de passer à gué des océans fantomatiques de sang ; le sol était non pas brûlé, flétri, convulsé, comme d'ordinaire en Grèce, mais blanchi et tordu, tels jadis, sans doute, les membres déchiquetés, figés dans la mort, des victimes du massacre, laissées là à pourrir et à nourrir de leur sang, sous le soleil impitoyable, les racines des oliviers sauvages qui, de leurs serres de vautour, s'accrochent au flanc abrupt de la montagne. Elle a dû connaître aussi, cette passe, ses moments de claire vision, où des hommes de races distantes se tinrent, main dans la main, yeux dans les yeux et s'entreregardant avec sympathie et compréhension. Elle a dû voir aussi des hommes du calibre de Pythagore s'arrêter pour méditer dans le silence et la solitude et puiser une fraîcheur nouvelle de clarté et de vision au spectacle de ce lieu de carnage sous son lit de poussière. La Grèce entière est constellée de ces lieux antinomiques ; peut-être cela explique-t-il son

émancipation en tant que pays, que nation, que peuple – afin de perpétuer son rôle de carrefour lumineux d'une humanité changeante.

À Kalami, les jours se déroulaient comme une chanson. De temps à autre, j'écrivais une lettre, j'essayais de peindre une aquarelle. Les livres ne manquaient pas dans la maison, mais je n'avais pas envie d'en ouvrir un seul. Durrell essaya de me faire lire les *Sonnets* de Shakespeare ; après un siège d'une semaine, je finis par en lire un, le plus mystérieux peut-être que Shakespeare ait écrit (« Le Phénix et la Tourterelle », je crois). Peu après, je reçus avec mon courrier un exemplaire de *La Doctrine secrète*, et celui-là je le dévorai sans me faire prier. Je relus aussi le *Journal* de Nijinsky. Je suis sûr de ne jamais me lasser de le relire. Très rares sont les livres dont je ne peux ainsi me lasser... *Mystères... L'Éternel Mari..* Peut-être devrais-je aussi y ajouter *Alice au pays des merveilles...* En tout cas, mieux valait, infiniment mieux, passer la soirée à bavarder et à chanter, ou à rester planté sur les rochers au bord de l'eau, avec un télescope, à étudier les étoiles.

Quand la comtesse réapparut dans le décor, ce fut pour nous persuader de venir passer quelques jours sur son domaine, dans une autre partie de l'île. Nous passâmes ainsi ensemble trois jours extraordinaires ; puis, au beau milieu d'une nuit, on mobilisa l'armée grecque. La guerre n'était pas encore déclarée, mais tout le monde vit, dans le retour précipité du roi à Athènes, un signe de mauvais augure. Quiconque en avait les moyens semblait décidé à suivre l'exemple du roi. La ville de Corfou était en pleine panique. Durrell voulait s'engager dans l'armée grecque pour servir sur la frontière albanaise. Spiro, qui avait passé l'âge, voulait

aussi reprendre du service. Quelques jours passèrent de la sorte, en gesticulations hystériques ; après quoi, comme si tout avait été réglé par un imprésario, nous nous retrouvâmes attendant tous en chœur le bateau qui nous ramènerait à Athènes. Il devait arriver à neuf heures du matin, le bateau ; nous ne montâmes à bord que le lendemain matin, à quatre heures. Le quai avait eu le temps de disparaître sous une indescriptible jonchée de bagages, par-dessus lesquels s'étaient installés leurs propriétaires, assis ou vautrés, fiévreux, feignant l'indifférence, mais littéralement tremblants de peur. Il s'ensuivit la plus déshonorante des scènes, quand les vedettes se décidèrent à accoster. Comme d'habitude, les riches insistaient pour embarquer les premiers. J'avais un billet de première classe : je me trouvais donc parmi les riches. J'étais complètement écoeuré, et j'avais presque envie de laisser choir le bateau, de retourner tranquillement à la maison de Durrell et de laisser les choses suivre leur cours. Puis je découvris que, par un caprice miraculeux du hasard, nous ne monterions pas à bord les premiers, mais les derniers. Les belles valises, les belles malles furent déchargées des embarcations et balancées sur le quai. Bravo ! Mon cœur bondit de joie. La comtesse, qui avait plus de bagages que n'importe qui, fut la dernière de tous à franchir la coupée. Plus tard, j'appris, non sans surprise, que c'était elle qui avait arrangé ainsi les choses. C'étaient la pagaille et l'incompétence qui l'avaient agacée, non les histoires de classe ou de privilège. Apparemment, les Italiens ne lui faisaient pas du tout peur – ce qu'elle n'aimait pas, c'étaient le désordre, la honte de la cohue. Il était quatre heures du matin, disais-je, et la lune luisait, brillante, sur une mer enflée de colère, lorsque les petits caïques se décidèrent à quitter le quai. Je

ne m'attendais pas à prendre congé de Corfou en pareilles circonstances. J'étais vaguement furieux contre moi-même d'avoir consenti à me rendre à Athènes. J'étais plus préoccupé de l'interruption de mes bienheureuses vacances que des dangers de la guerre imminente. C'était encore l'été, et j'étais loin d'avoir mon soûl de soleil et de mer. Je pensais aux paysannes, aux enfants en haillons qui seraient bientôt sans nourriture, et à ce regard dans leurs yeux, pendant qu'ils nous faisaient « au revoir » de la main. C'était lâche, me semblait-il, que de se sauver ainsi, en abandonnant les faibles et les innocents à leur sombre destin. L'argent, toujours. Ceux qui en ont se tirent ; les autres sont bons pour le massacre. Je me prenais à souhaiter de voir notre bateau intercepté par la flotte italienne, pour qu'il ne fût pas dit que nous ayons pu sortir indemnes de cette honteuse équipée.

À mon réveil, je montai sur le pont. Le bateau glissait entre les berges resserrées d'un détroit ; de part et d'autre, ce n'étaient que collines basses et dénudées, doux coteaux cloutés de violet, si intimes, si humains de proportions qu'on en aurait pleuré de joie. Le soleil était presque au zénith et la lumière intense était un éblouissement. Je me trouvais précisément au sein de ce petit monde grec dont j'avais décrit les frontières dans mon livre, quelques mois avant mon départ de Paris. C'était comme de se réveiller pour se retrouver vivant en rêve. Il y avait quelque chose de phénoménal dans l'immédiate proximité lumineuse de ces deux rives colorées de violet. Nous avançons en glissant, exactement de ce mouvement que *le Douanier* Rousseau a décrit dans sa peinture. C'était beaucoup plus qu'une atmosphère grecque – cela tenait de la poésie, ce n'était d'aucun âge, d'aucun lieu réellement connus de l'homme. Le seul lien avec la réalité, c'était

ce bateau. Ce bateau plein jusqu'au bastingage d'âmes éperdues qui s'agrippaient désespérément à leurs maigres biens de ce monde. Des femmes vêtues de loques, le sein nu, essayaient vainement de bercer leur marmot qui braillait ; assises à même le pont, dans un gâchis de sang et de vomi, elles traversaient ce rêve sans même qu'il effleurât leurs paupières. Si une torpille nous avait frappés à cet instant, nous aurions franchi tels quels, dans le sang et le vomi et la pagaille, le seuil des sombres régions infernales. Et j'éprouvai, à ce moment-là, la joie d'être libre de tous biens, de tous liens, de toute peur, toute envie, toute malice. J'aurais pu passer tranquillement d'un rêve à l'autre, sans bagage, sans regret, sans désir. Jamais je n'ai eu autant la certitude que vie et mort ne font qu'un, et que l'on ne peut goûter ni embrasser l'une sans l'autre.

À Patras, nous décidâmes de descendre à terre et de prendre le train pour Athènes. Nous fîmes halte à l'hôtel Cecil. C'est le meilleur hôtel que je connaisse, et Dieu sait si j'en ai connu ! Nous payions à peu près vingt-trois cents par jour une chambre dont l'égale aurait coûté au moins cinq dollars en Amérique. J'espère que tous ceux qui passeront par la Grèce s'arrêteront à l'hôtel Cecil et jugeront par eux-mêmes. C'est un événement dans une vie. Sur le coup de midi, nous voici prenant le petit déjeuner sur la terrasse du solarium, qui domine la mer. Là, une terrible dispute éclata entre Durrell et sa femme. J'y assistai, impuissant, ne pouvant que les plaindre tous deux, du plus profond du cœur. C'était en réalité une dispute d'ordre privé et où la guerre leur servait de camouflage. Les gens se prennent de frénésie à la pensée de la guerre ; ils perdent complètement la boule, si intelligents et clairvoyants qu'ils soient, comme Durrell et

Nancy. Autre effet pernicieux de la guerre : elle frappe les jeunes gens d'un sentiment de culpabilité, les accable de remords. À Corfou, j'avais eu l'occasion d'observer les clowneries d'un jeune Anglais, gaillard superbe de santé, d'une vingtaine d'années, et dont l'ambition était de devenir un helléniste distingué. Il tournait en rond comme un poulet décapité, suppliant qu'on l'expédiât en première ligne se faire réduire en bouillie. Et voilà que Durrell tenait le même langage, à cette seule différence près qu'il n'avait pas tant la rage de se faire tuer que de se battre dans l'armée grecque d'Albanie – parce qu'il avait une plus haute opinion des Grecs que de ses propres compatriotes. J'évitais autant que possible de dire un mot ; tenter de le dissuader n'aurait servi qu'à aiguïser son appétit de suicide. Je n'avais pas envie de le voir mourir sur un champ de bataille ; la guerre et ses combats, me semblait-il, n'avaient nullement besoin, pour arriver à leur terme stérile, du sacrifice d'un homme qui avait tant à donner au monde. Il savait ce que je pensais de la guerre ; je crois que, au fond, il était d'accord avec moi ; mais il était jeune, en âge de servir, anglais malgré lui, ce qui l'enfermait dans une impasse. D'ailleurs, le lieu n'était guère propice aux discussions sur ce genre de sujet. L'atmosphère était chargée du souvenir de Byron. Assis sur cette terrasse, si près de Missolonghi, comment pouvait-on penser sainement à la guerre ? Le consul d'Angleterre à Patras avait la tête beaucoup plus claire. Une brève conversation avec lui me pénétra d'un respect renouvelé pour l'Empire britannique. Au bout du compte, je me rappelai aussi que la guerre n'était pas encore déclarée pour de bon. Elle avait si souvent menacé d'éclater – qui savait, après tout, si elle se déclencherait ?

Après avoir bien mangé sur la place de la ville, vers la fin de l'après-midi nous prîmes l'autorail pour Athènes. Au cours de la conversation avec certains compagnons de voyage, un Grec qui rentrait des États-Unis me salua jovialement comme un frère d'Amérique et se lança dans un interminable monologue, insupportable de stupidité, à la gloire de Chicago, où je veux être pendu s'il avait vécu plus d'un mois. L'essentiel de son discours était qu'il brûlait d'impatience de se retrouver chez lui – entendez : *en Amérique* ; il trouvait ses compatriotes ignorants, sales, arriérés, incapables, etc. Durrell l'interrompit une fois, pour me demander quelle langue parlait le bonhomme ; il n'avait jamais entendu cette sorte d'américain dans la bouche d'aucun Grec. Mes premiers interlocuteurs étaient très désireux de savoir ce qui pouvait bien passionner à ce point leur étrange compatriote. Nous avons conversé en français jusqu'à l'arrivée de ce Yahoo. En français, je leur dis que le bonhomme était un ignorant. Sur quoi, mon Grec de me demander quelle langue je parlais. Quand je lui répondis : le français – « Je ne connais pas ces langues-là, rétorqua-t-il. L'américain me suffit... Je suis de Chicago. » Je ne m'étais pas gêné pour lui montrer que ses histoires ne m'intéressaient pas ; il n'en insista pas moins pour ne rien me cacher de sa vie. Il me raconta qu'il se rendait présentement dans un petit village de montagne où habitait sa mère, qu'il voulait revoir avant de repartir. « Tenez, pour vous prouver l'ignorance de ces gens, ajouta-t-il, j'ai fait tout le trajet depuis Chicago avec une baignoire pour ma mère ; je l'ai installée moi-même, de mes mains. Vous croyez qu'ils ont été sensibles à ça ? Ils se sont moqués de moi, oui ; ils m'ont traité de cinglé. La propreté, ils n'en veulent pas. Tandis qu'à Chicago... » Je m'excusai auprès des

autres voyageurs de la présence de cet imbécile. Je leur expliquai que c'était cela l'effet de l'Amérique sur ses fils adoptifs. Ils rirent tous de bon cœur – y compris, à côté de moi, mon abruti de Grec, qui n'avait pas compris un mot de mes paroles, puisque j'avais fait la remarque en français. Le comble fut que l'andouille me demanda où j'avais appris mon anglais. Quand je lui déclarai que j'étais né en Amérique, il répliqua qu'il n'avait jamais entendu personne parler l'anglais comme moi – et ce, sur un ton qui sous-entendait que la seule espèce d'anglais honnête qui méritait d'être parlée, c'était la sienne : son jargon d'abattoir.

Il faisait frais à Athènes, assez frais, en fait, pour qu'on supportât un pardessus. Athènes a un climat tout en sautes d'humeur, comme New York. Beaucoup de poussière aussi, dès qu'on se dirige vers les faubourgs. Parfois même, au cœur de la cité, où se trouvent les maisons chics, aux appartements ultramodernes, la rue n'est qu'une chaussée de terre battue. À pied, on met une demi-heure pour atteindre la lisière de la cité. Et c'est vraiment une très grande ville, de près d'un million d'habitants. Elle a centuplé depuis l'époque de Byron. Les couleurs de fond sont le bleu et le blanc, comme partout en Grèce. Il n'est jusqu'à l'encre des journaux qui ne soit bleue, d'un azur éclatant, ce qui donne à la presse une allure d'innocence et de juvénilité. Les Athéniens dévorent presque littéralement les journaux ; ils sont perpétuellement affamés de nouvelles. Du balcon de ma chambre, au Grand Hôtel, la vue donnait sur la place de la Constitution. Le soir, cette place est noire de gens, assis par milliers à de petites tables chargées de boissons et de glaces, tandis que les garçons galopent sans trêve avec leurs plateaux, de la place aux cafés adjacents.

Ce fut là qu'un soir je rencontrai Katsimbalis. Il rentrait à Amaroussion. Pour une rencontre, c'en fut une. De toutes les autres que j'ai faites dans ma vie – s'agissant d'hommes, s'entend – il n'y en a que deux qui puissent se comparer à celle-là : celle avec Blaise Cendrars et celle avec Lawrence Durrell. Je n'eus pas grand-chose à dire, ce premier soir. J'écoutai, sous le charme, sous l'enchantement de chaque phrase qui tombait des lèvres de cet homme. J'ai vu tout de suite qu'il était fait pour le monologue, comme Cendrars, comme l'astrologue Moricand. J'aime le monologue ; je le préfère encore au duo, quand il est bon. C'est comme si vous regardiez quelqu'un écrire un livre expressément pour vous : il l'écrit, le lit à haute voix, le joue, le révisé, le savoure, s'en délecte et se délecte de votre joie, et puis le déchire et le disperse aux quatre vents. Spectacle sublime car, tout le temps où il est en scène, vous êtes Dieu pour lui – à moins que, par hasard, vous ne soyez le dernier des veaux, des impatients et des butors. Auquel cas, l'espèce de monologue dont je parle ne se produit jamais.

Il m'apparut, cette première fois, comme un curieux mélange. Physiquement, il tenait assez du taureau ; il avait la ténacité du vautour, l'agilité du léopard, la tendresse de l'agneau, des pudeurs effarouchées de colombe. Il avait une tête bizarrement démesurée, qui me fascinait et qui, j'ignore pourquoi, me frappa comme singulièrement athénienne. Les mains étaient plutôt petites pour le corps et un peu trop délicates. C'était un homme plein de vitalité, puissant, capable de gestes brutaux et de paroles rudes, et de qui pourtant, de façon ou d'autre, se dégageait une impression de chaleur veloutée, féminine. Il y avait aussi en lui un fort élément de tragique, que rehaussait encore son habileté mimique. Il

débordait de sympathie ; en même temps, il avait une férocité rustre. Bien qu'il parût parler constamment de lui-même, c'était sans égotisme : s'il parlait de lui, c'est qu'il était l'être le plus intéressant qu'il connût. Ce genre de vertu me plut infiniment – j'en ai ma petite part, moi aussi.

Quelques jours plus tard, je le retrouvai à dîner, avec sa femme Aspasia et les Durrell. Nous devions rencontrer après le dîner quelques-uns de ses amis. À peine étions-nous ensemble, il débordait déjà comme une source effervescente. Il était toujours ainsi, même dans ses mauvais jours où il se plaignait de la migraine, de vertiges, de l'une ou l'autre des cent et une maladies qui l'affligeaient. Il nous emmenait à une *taverna* du Pirée, expliqua-t-il, parce qu'il voulait nous faire savourer à la grecque la cuisine grecque. C'était un de ses bistrotts favoris dans le bon vieux temps. « J'ai commis l'erreur de me marier, disait-il, sa femme l'écoutant avec un sourire indulgent. Je n'étais pas fait pour le mariage. Pour moi, c'est la fin de tout. Plus le droit de dormir, de fumer, de boire... Je suis foutu. » Il parlait toujours de lui comme d'un homme fichu. C'était un petit leitmotiv qu'il glissait continuellement dans le monologue, histoire de s'échauffer sur un sujet. Même les événements de la veille se noyaient déjà dans la nostalgie de cet éternel passé fichu. Parfois, quand il parlait ainsi, il me donnait l'impression d'une énorme tortue qui serait tombée de sa carapace, d'une créature s'épuisant dans une lutte désespérée pour réintégrer sa coquille devenue trop étroite pour elle. Il faisait tout pour que cette lutte lui donnât l'air grotesque et ridicule – et ce, délibérément. Il riait de lui-même, à la façon tragique des bouffons. Tout le monde riait, même sa femme. Si triste, morbide ou pathétique que fût l'histoire, il fallait que tout

le monde rît, sans discontinuer. Il trouvait de l'humour à n'importe quoi, ce qui est la vraie preuve que l'on possède le sens de la tragédie.

Manger... manger était une passion chez lui. Depuis son enfance, il était habitué à bien manger et à y prendre plaisir ; et j'imagine que c'est un bonheur qu'il savourera jusqu'à sa mort. Son père avait été fin gourmet, et Katsimbalis, s'il lui manquait certains des raffinements, certaines des perfections sensuelles de son père, suivait la tradition familiale. Entre ses énormes bâfrées de carnivore, il se martelait la poitrine comme un gorille, avant d'arroser ça d'un muid de *rezina*. Il avait bu des quantités de *rezina* en son temps : il disait que c'était bon pour l'homme, bon pour les reins, pour le foie, les poumons, les tripes, l'esprit – bon pour n'importe quoi. Tout ce qu'engloutissait son organisme était bon – ambrosie ou poison également. Il ne croyait pas à la modération, ni au bon sens, ni à rien de ce qui était source d'inhibition. Mais aller jusqu'au bout, et tant pis pour le châtiment – oui, à cela il croyait. Il avait des tas de choses qu'il ne pouvait plus faire – la guerre l'avait tant soit peu sonné. Mais malgré le mauvais bras, le genou disloqué, l'œil abîmé, le foie en déroute, les élancements de rhumatismes, les troubles arthritiques, la migraine, les vertiges et Dieu sait quoi, ce qui avait échappé à la catastrophe restait plein de vie et florissant comme un beau tas de fumier frais. Il tenait des discours à galvaniser les morts. C'était une sorte de processus dévorant ; quand il décrivait un endroit, il y mordait à pleines dents comme une chèvre qui s'en prend à un tapis. S'il dépeignait quelqu'un, il le mangeait tout cru, de pied en cap. Un événement – il le dévorait en détail, comme une armée de fourmis blanches qui se lance à l'assaut d'une forêt. Il était

partout à la fois, en parole. Il attaquait d'en haut, d'en bas, de front, par-derrière, sur les flancs. S'il lui manquait une expression, une image pour en finir aussitôt avec un détail, il le clouait d'un coup de lance, momentanément, et continuait, quitte à revenir plus tard le déchiqueter pièce à pièce. Ou alors, tel un jongleur, il le faisait sauter en l'air, et, juste quand on croyait que, l'ayant oublié, il allait le laisser retomber et se briser, il passait adroitement le bras derrière le dos et le rattrapait sur la paume, sans même se donner la peine de regarder. Et ce n'était pas simple bavardage, c'était du *langage* qu'il vous servait – langage du ventre, langage de bête féroce. Ses discours se profilaient toujours sur fond de paysage ; on eût dit le protagoniste d'un monde disparu. Le paysage de l'Attique servait le mieux son propos : il contient les ingrédients nécessaires au monologue dramatique. Il suffit de voir les théâtres en plein air, terrés au flanc des collines, pour comprendre l'importance de ce décor. Même si sa conversation l'entraînait à Paris, par exemple, mettons faubourg Montmartre, il l'épiçait, la relevait de ses ingrédients attiques – thym, sauge, tuffeau, asphodèle, miel, argile rouge, toits bleus, motifs d'acanthé, lumière violette, rocs brûlants, vents secs, poussière, *rezina*, arthrite ; sans compter ce feu d'artifice électrique qui joue sur les croupes basses des monts, comme un serpent agile à l'échine brisée. Il formait une étrange contradiction, jusque dans sa conversation. Avec sa langue de reptile qui frappait comme l'éclair, ses doigts qui bougeaient nerveusement et qui avaient l'air d'errer sur une épipette imaginaire, ses gestes brutaux qui martelaient et qui (par quel miracle ?) ne brisaient jamais rien, mais se contentaient de soulever des tumultes – avec tout ce grondement de vague qui déferle, et ces rugissements, ces grésillements,

ces sifflements et ces frémissements – si on l’observait tout à coup de près, on avait l’impression qu’il était assis là, immobile, que seul était sur le qui-vive l’œil rond de faucon, que l’on avait affaire à un oiseau hypnotisé par Dieu sait quoi (à moins que ce ne fût par lui-même) et qu’il avait rivé ses griffes au poignet d’un titan invisible, gigantesque comme la Terre. Tous ces grands gestes, tout ce vacarme, toutes ces prestidigitations kaléidoscopiques n’étaient qu’une sorte de sorcellerie dont il usait pour dissimuler le fait qu’il était prisonnier – telle était l’impression qu’il me donnait quand je l’étudiais, quand je pouvais rompre le charme un moment et l’observer attentivement. Mais, pour rompre le charme, il fallait un pouvoir et une magie presque égaux aux siens ; et l’on restait en fin de compte sur ce sentiment de stupidité et d’impuissance que l’on éprouve chaque fois que l’on parvient à détruire la force d’illusion. On n’arrive jamais à détruire la magie – au plus peut-on trancher le lien, amputer les antennes mystérieuses qui servent à nous relier à des puissances dépassant notre pouvoir d’entendement. Plus d’une fois, en écoutant Katsimbalis, j’ai surpris, sur le visage d’un autre auditeur, ce regard où je lisais que les fils invisibles étaient branchés sur une communication passant à cent coupées au-dessus du langage et de la personnalité, le genre de message magique que nous pouvons déchiffrer en rêve, et qui fait se détendre et s’épanouir le visage du dormeur comme on le voit rarement à l’état de veille. Souvent, lorsque je méditais sur ce don qu’il avait, je songeais à ses fréquentes allusions au miel incomparable que les abeilles accumulent sur les pentes de son Hymette bien-aimé. Ce miel, il y revenait sans cesse pour essayer d’expliquer ce qui faisait son caractère unique. Personne n’en a jamais fourni d’explication

satisfaisante. Rien de ce qui est unique ne peut s'expliquer. On peut décrire, adorer, vénérer. Et c'est tout ce que je peux faire, pour ce qui est de la conversation de Katsimbalis.

Ce fut plus tard, après mon retour à Corfou et un bon bain de solitude, que se dégagèrent mieux encore pour moi la saveur du monologue katsimbalien. Nu, en plein soleil et couché sur un rebord de rocher près de la mer, souvent je fermais les yeux et m'efforçais de retisser la trame de ses discours. Ce fut alors que je fis une découverte : sa conversation éveillait des échos, et ces échos prenaient longtemps pour atteindre l'oreille. J'en vins à comparer ce discours à la conversation française dans laquelle je venais de vivre enveloppé, des années durant. Elle ressemblait plutôt, celle-ci, au jeu de la lumière sur un vase d'albâtre, à une danse agile de reflets liquides, évanescents ; tandis que le langage katsimbalien était opaque, chargé de nuées, gros de résonances dont la signification ne ressortait que longtemps après, quand parvenait l'écho de la collision avec des pensées, des gens, des objets situés aux quatre coins lointains de la Terre. Le Français dresse des murs autour de sa conversation, comme autour de ses jardins : il enferme tout dans des limites, pour se sentir chez lui. Au fond, il n'a pas confiance en ses semblables ; il est sceptique parce qu'il ne croit pas à la bonté innée de l'homme. Il est devenu réaliste, par goût de la sécurité et par esprit pratique. Le Grec, de son côté, est un aventurier ; il est téméraire, s'adapte facilement et n'a pas de peine à se faire des amis. Les murs que l'on voit en Grèce, lorsqu'ils ne sont pas d'origine turque ou vénitienne, datent de l'ère des Cyclopes. D'expérience personnelle, je dirais volontiers qu'il n'y a pas d'homme plus direct, d'abord plus facile, de

rapports plus aisés, que le Grec. Il devient immédiatement votre ami ; il vient à vous de tout cœur. Avec le Français, l'amitié est un processus long et laborieux : il faut parfois toute une vie pour faire de lui votre ami. Il est à son apogée dans le domaine des simples relations, où le risque est infime et l'engagement sans lendemain. Le mot *ami* lui-même ne contient presque rien de la saveur de l'anglais *friend*, telle qu'elle se dégage pour nous. *C'est mon ami* ne peut se rendre par *this is my friend*. Cette forme anglaise n'a pas de contrepartie en français. C'est une lacune que l'on n'a jamais comblée – comme pour le mot *home*. La conversation se ressent de détails de ce genre. Rien, bien sûr, n'empêche que l'on converse, mais ce sera difficilement cœur à cœur. On a dit et répété que la France entière est un jardin ; et, pour qui aime la France comme moi, elle peut être guérison et paix de l'esprit ; je m'y suis remis des chocs et des meurtrissures que j'avais reçus dans mon pays. Mais vient un jour où l'on est de nouveau solide et vigoureux et où cette atmosphère cesse d'être nourrissante. On aspire à s'évader, à éprouver ses forces. Alors l'esprit français n'a plus l'air de suffire. On meurt d'envie de se faire des amis, de se créer des ennemis, de regarder par-delà les murs et les carrés de terre cultivée. On voudrait ne plus penser en termes d'assurance sur la vie, de secours aux malades, de retraite des vieux, etc.

Le festin, à la *taverna* du Pirée, fut succulent. En sortant, tout le monde était un peu pris de *rezina* et nous battîmes en retraite vers la grand-place d'Athènes. Il était minuit, ou un peu plus. La place grouillait encore de gens. Katsimbali repéra dans la foule la table de ses amis, comme par divination. Il nous présenta à ses plus chers compagnons : Georges Séfériadès et le capitaine Antoniou, du brave navire

Acropolis. Ceux-ci ne tardèrent pas à m'assaillir de questions sur l'Amérique et les écrivains américains. Comme la plupart des Européens cultivés, ils en savaient plus long sur la littérature américaine que je n'en saurai jamais. Antoniou avait été plusieurs fois aux États-Unis, avait déambulé dans les rues de New York, de Boston, de La Nouvelle-Orléans, de San Francisco et d'autres ports. L'idée de cet homme parcourant, éberlué, les artères de nos grandes villes me conduisit à mentionner le nom de Sherwood Anderson : il reste pour moi le seul écrivain américain contemporain qui ait arpenté en poète authentique les rues de nos villes d'Amérique. Ce nom leur étant à peu près inconnu, déjà la conversation s'orientait vers un sujet plus familier – nommément : Edgar Allan Poe – sujet qui m'est devenu intolérable. Du coup, me voilà obsédé par l'envie de leur placer à tout prix ma camelote sur Sherwood Anderson. Pour changer, à mon tour je me lançai dans un monologue – sur les écrivains qui hantent les rues d'Amérique et dont le talent demeure méconnu tant qu'ils ne sont pas au bord de la tombe. Je m'emballai si bien que je finis par m'identifier réellement à Sherwood Anderson. Sans doute eût-il été stupéfait s'il avait eu vent des exploits que je lui attribuai. J'ai toujours eu un faible en particulier pour l'auteur de *Many Marriages*. Aux pires jours de ma vie en Amérique, il fut l'homme qui me réconforta par ses écrits. Ce n'est que tout récemment que j'ai fait sa connaissance. Je n'ai découvert aucun fossé entre l'homme et l'écrivain. Il m'est apparu comme le conteur-né, le genre d'homme qui est capable de faire un triomphe de n'importe quoi, même de l'œuf.

Donc, me voilà parti sur Sherwood Anderson, comme la Flèche d'or. C'est au capitaine Antoniou surtout que je

m'adressais. Je me rappelle le regard qu'il me jeta quand j'eus fini – un regard qui disait : « Tope là ! Enveloppez ! J'achète le tout. » Maintes fois, depuis, je me suis offert la joie de relire Sherwood Anderson dans le regard d'Antoniou. Antoniou passe son temps à naviguer d'une île à l'autre ; il écrit ses poèmes tout en se promenant dans d'étranges villes, la nuit. Une fois, des mois plus tard, je l'ai rencontré un soir, pour quelques minutes, en Crète, dans le curieux port d'Héraklion. Il continuait à penser à Sherwood Anderson, bien qu'il ne parlât que de cargaisons, de bulletins météorologiques et d'approvisionnement en eau. Je n'avais pas de mal à me le représenter, enfin en mer, dans sa cabine, prenant un petit livre sur l'étagère et bientôt absorbé dans la nuit mystérieuse d'une ville anonyme de l'Ohio. La nuit me rendait toujours un peu jaloux de lui, jaloux de sa paix et de sa solitude en mer. Je lui enviais les îles où il faisait régulièrement escale et ses marches solitaires à travers des villages silencieux dont le nom ne nous disait rien. Devenir pilote – telle fut ma première vocation, ma première ambition. L'idée d'être seul sur la dunette, dominant le pont, dirigeant le navire dans sa course périlleuse, me plaisait. Être instruit du temps qu'il fait, y baigner, batailler avec lui, voulait tout dire pour moi. Le temps qu'il fait – on en voyait toujours les traces sur le visage d'Antoniou... de même qu'on le suit toujours à la piste dans l'œuvre de Sherwood Anderson. J'aime les hommes qui ont le climat dans le sang...

Nous nous séparâmes aux petites heures du matin. De retour à l'hôtel, j'ouvris ma fenêtre et je restai longtemps sur le balcon, à contempler en bas la place, déserte maintenant. Je m'étais fait deux solides amis grecs de plus, et j'en étais tout heureux. Je me mis à penser à tous les amis que je m'étais

faits, depuis le peu de temps que j'étais là. Je pensai à Spiro, le chauffeur de taxi, et à Karaménaios, le gendarme. Il y avait aussi Max, le réfugié, qui vivait comme un grand-duc à l'hôtel du Roi Georges ; son unique souci semblait être de s'ingénier à faire le bonheur de ses amis, en dépensant les drachmes qu'il ne pouvait sortir du pays. Il y avait aussi le propriétaire de mon hôtel qui – à l'encontre de n'importe quel hôtelier français que j'aie pu connaître – me disait de temps à autre : « Vous n'avez pas besoin d'un peu d'argent ? » Si je le prévenais que j'allais faire une petite excursion : « Et surtout, envoyez-moi un télégramme si vous avez besoin d'argent », me disait-il. Spiro était de même. Le soir de la grande panique, sur le quai, quand je lui dis au revoir, ses derniers mots furent : « Si jamais vous revenez à Corfou, monsieur Henry, je tiens à ce que vous descendiez chez nous. Non, je ne veux pas d'argent, monsieur Henry – ce que je voudrais, c'est que vous veniez vivre chez nous aussi longtemps qu'il vous plaira. » Où que je sois allé, en Grèce, j'ai entendu ce refrain. Y compris à la préfecture où, pendant que j'attendais qu'on mît en règle mes papiers, le gendarme tint à me faire apporter un café et des cigarettes, pour que je me sentisse bien. J'aimais jusqu'à la façon qu'ont les Grecs de mendier. Ils n'en avaient aucune honte. Ils vous cramponnaient ouvertement pour demander de l'argent ou des cigarettes, comme s'ils y avaient eu droit. Bon signe quand les gens mendient de la sorte. Cela signifie qu'ils savent aussi donner. Les Français, par exemple, ne savent pas plus rendre que quémander un service. Dans l'un et l'autre cas, ils ne sont pas à l'aise. Ils se font une vertu de ne pas vous molester. Toujours cette fameuse histoire de murs. Le Grec ne s'entoure pas de murs : il donne comme il prend, sans restriction.

Les Anglais en Grèce – triste bande, soit dit en passant – semblent avoir une pauvre opinion du caractère grec. Les Anglais sont une race endormie, sans imagination, sans souplesse. Ils ont l'air de s'imaginer que les Grecs devraient leur savoir éternellement gré de la puissance de la *Home Fleet*. L'Anglais en Grèce est un polichinelle et une plaie pour les yeux. Il ne vaut pas la crasse logée entre les orteils du plus pauvre des Grecs. Pendant des siècles, les Grecs ont eu affaire à l'ennemi le plus cruel du monde : le Turc. Après des siècles d'esclavage, ils ont secoué le joug et, sans l'intervention des grandes puissances, il est probable qu'ils auraient renfoncé le Turc sous terre et l'auraient anéanti. Aujourd'hui, ces deux peuples, après un échange de population qui est pour le moins extraordinaire, sont devenus amis. Ils se respectent mutuellement. Et pourtant, les Anglais, qui eussent disparu de la face du globe s'ils avaient subi le même traitement, prétendent regarder de haut les Grecs.

Où que l'on aille en Grèce, l'atmosphère est chargée d'héroïsme en puissance. Je parle de la Grèce moderne, et non de l'antique. Et les femmes, quand on va au fond de l'histoire de ce petit pays, se sont montrées tout aussi héroïques que les hommes. De fait, j'ai encore plus de respect pour la femme que pour l'homme grecs. La femme grecque, le prêtre grec orthodoxe – voilà ceux qui ont entretenu l'esprit de lutte. Entêtement, courage, intrépidité, audace – ils n'ont pas leur pareil au monde pour la grandeur de l'exemple. Peut-on s'étonner si Durrell voulait se battre dans l'armée grecque ? Qui ne préférerait pour compagnon d'armes une Bouboulina, par exemple, à une bande de recrues malingres et efféminées d'Oxford ou de Cambridge ?

Je ne me suis pas fait d'amis anglais en Grèce. J'avais envie de m'excuser auprès des Grecs, chaque fois qu'on me trouvait en compagnie d'Anglais. Les amis que je me suis faits en Grèce étaient grecs ; je suis fier d'eux et je m'honore de ce qu'ils me tiennent pour leur ami. J'espère que les rares Anglais que j'ai connus en Grèce se rendront compte, en lisant ces lignes, de ce que je pensais de leur attitude. J'espère qu'ils me considéreront comme un ennemi de leur race.

Mieux vaut parler d'un sujet plus intéressant – de Katsimbalis, par exemple, et de la visite que je lui fis, chez lui, à Amarroussion, un jour, vers la tombée de la nuit. Autre journée extraordinaire, autre jour faste dans ma vie ! On nous avait priés de venir de bonne heure, pour ne pas manquer le coucher du soleil. Stéphanidès avait traduit des poèmes grecs, qu'on devait nous lire en anglais. Quand nous arrivâmes, Katsimbalis n'avait pas tout à fait fini sa sieste. Il fut un peu honteux d'être pris sur le fait, car il se vantait toujours de n'avoir presque pas besoin de sommeil. Il descendit, un peu pâteux et vague, semblait-il. Il avait l'air de se parler à lui-même, avec de petits gestes futiles des mains, comme pour se remettre en train avec sa fichue épinette. Il marmonnait des phrases où il était question d'un mot qu'il venait de se rappeler en rêve, quelques instants plus tôt. Il était toujours à fourgonner dans sa cervelle, en quête du mot et de l'expression justes en anglais, pour rendre une image du grec, particulièrement saisissante, sur laquelle il venait de trébucher dans un livre... Quoi qu'il en soit, donc, nous l'avions tiré d'un profond sommeil, et il rôdait comme un drogué, marmonnant et gesticulant à la façon d'un type qui cherche à secouer les toiles d'araignées dont il est encore enveloppé. Sa conversation débuta à l'orée de ce rêve dont il n'était pas

entièrement dépêtré. Il faut un commencement à tout – peu importe lequel ; et puisqu’il venait de rêver, va pour le rêve, parlons-en. Sans importance, le rêve, et bientôt oublié ; mais le souvenir du songe le ramena au mot qui l’avait tracassé, que lui-même pourchassait depuis des jours, affirmait-il, et qui maintenant s’éclairait pour lui en même temps que son esprit, en même temps que tombaient les toiles d’araignées. Ce mot, quel qu’il fût, l’entraîna à parler du langage ; le langage, du miel, et le miel est fameux pour l’homme comme des tas d’autres choses, le *rezina* par exemple, oui, surtout le *rezina*, fameux pour les poumons, fameux pour le foie, fameux pour tous les maux du monde, notamment si on en prend trop, ce qu’on devrait se garder de faire – d’en prendre trop – mais que, lui, il faisait, qu’importe ! sans se soucier des ordonnances du médecin, particulièrement quand c’était du bon *rezina*, comme celui que nous avons bu l’autre soir à la *taverna* du Pirée. L’agneau de lait aussi était fameux, ce soir-là – l’avions-nous remarqué ? Il fit le geste de se lécher les doigts, s’essuya la bouche du revers de la main, renifla l’air comme pour humer de nouveau l’haleine aromatique du four. Il marqua un temps, regarda autour de lui, comme cherchant de quoi s’humecter la langue, avant de se lancer dans le monologue, pleins gaz. Personne ne soufflait mot. Personne n’osait l’interrompre, à cet instant précis où il commençait à trouver sa foulée. Les poèmes gisaient sur la table ; on attendait Séfériadès d’une minute à l’autre, et avec lui le capitaine. Je le sentais qui s’affolait un peu, intérieurement, qui se dépêchait de calculer s’il avait le temps de se soulager de son histoire avant l’arrivée de ses amis. Il battait faiblement de l’aile, tel un oiseau pris au piège. Il continuait à marmotter, à marmonner, histoire de tenir le moteur en

haleine, en attendant de décider la direction qu'il prendrait. Et puis, Dieu sait comment, sans être conscients de la moindre transition, nous voilà debout sous la véranda aérienne qui surplombe les collines basses et, sur l'une des collines, se dresse, solitaire, un moulin à vent, et voilà Katsimbalis en plein essor, toutes ailes déployées comme un aigle, et y allant de son numéro sur la limpidité de l'atmosphère et les nuances de bleu-violet qui descendent avec le crépuscule, sur les variétés ascendantes et descendantes de la monotonie, sur l'individualité des arbres et des plantes, les fruits exotiques, les explorations au cœur des continents, le thym et le miel et la sève enivrante de l'arbousier, les insulaires et les gens des hautes terres, les hommes du Péloponnèse, et cette Russe, folle à lier, qui prit une nuit un coup de lune et arracha ses vêtements et se mit à danser au clair de lune, complètement à poil, pendant que son amant courait chercher une camisole de force. Je l'écoutais et, pour la première fois, mes yeux s'imprégnaient de la vraie magnificence du paysage attique ; pour la première fois, je remarquais, en même temps que je me dilatais de joie, que çà et là, sur le gazon ras et brûlé, parmi les anomalies et les excentricités de la végétation, des hommes et des femmes erraient paresseusement, silhouettes isolées et solitaires dans la limpidité de la lumière faiblissante ; et je ne sais pourquoi ces êtres m'apparaissaient comme extrêmement grecs, comme dotés d'une démarche unique au monde, et dessinant, dans leurs méandres aériens, de clairs motifs bien tranchés, tout à fait analogues à ceux que j'avais vus, ce même jour, sur les vases du musée. Ce ne sont pas les façons de marcher qui manquent. La meilleure, à mon sens, est la grecque, parce qu'elle est sans but, anarchique, parfaitement humaine à

force de discord. Et cette démarche errante sur le gazon brun, parmi l'inélegance excentrique des arbres – feuillage touffu volant comme un poil raide et rebroussé au creux des monts lointains –, s'harmonisait étrangement avec le monologue katsimbalien que j'entendais, digérais et transmettais silencieusement à ces flâneurs asiatiques dont, maintenant, la silhouette se perdait doucement à mes pieds dans l'agonie de la lumière... Du haut de cette véranda d'Amaroussion, à l'instant même où d'autres univers commençaient à répandre le vif éclat de leur scintillement, je compris d'un trait la Grèce antique comme la nouvelle Grèce, dans leur moelleuse transparence ; et telles, je les garde dans mon souvenir. Je me rendis compte, en cet instant, qu'il n'y a pas plus de Grèce antique que de Grèce nouvelle ; qu'il y a seulement la Grèce – monde conçu et créé pour l'éternité. Cet homme qui parlait n'avait plus taille ni dimensions humaines ; il était devenu un Colosse dont la silhouette se fondait à la fois avec le passé et l'avenir, au rythme de basse vrombissante de ce verbe aux mots bourrés de drogue. Il parlait, parlait sans fin, sans hâte, impassible, intarissable, inextinguible – voix qui avait pris forme et contour et substance – figure qui avait débordé de son cadre humain – silhouette dont les échos remuaient des grondements jusqu'au plus profond des montagnes au loin.

Au bout d'une dizaine de jours à Athènes, je fus pris d'un désir nostalgique de retourner à Corfou.

La guerre avait commencé ; mais, les Italiens ayant proclamé leur intention de rester neutres, je ne voyais pas de raison de ne pas retourner dans l'île pour profiter au maximum des derniers jours de l'été. À mon arrivée, je trouvai les Grecs toujours mobilisés sur la frontière albanaise.

Chaque fois, je devais demander à la police un laissez-passer pour pénétrer en ville comme pour en sortir. Karaménaïos, de sa petite hutte en roseaux tout au bord de l'eau, continuait à patrouiller sur la plage. Nicola devait bientôt s'en retourner dans son village montagnard pour la rentrée des classes. Une ère merveilleuse de solitude s'ouvrait. Je n'avais rien à faire qu'à passer le temps. Spiro m'envoyait son fils, Lillis, pour me donner des leçons de grec. Puis Lillis repartit pour la ville, et je restai seul. C'était la première fois de ma vie que j'étais vraiment seul, et ce fut une expérience dont je me délectai profondément. Quand arrivait le soir, je m'arrêtais devant la maison de Nicola pour bavarder quelques minutes avec lui et écouter les nouvelles de la guerre. Après le dîner, Karaménaïos faisait un saut jusque chez moi. La monnaie de nos échanges linguistiques consistait en une cinquantaine de mots. C'était même plus que nous n'en avions besoin – je ne tardai pas à le découvrir. Il y a mille et mille façons de parler, et les mots n'aident guère si l'esprit n'y est pas. Karaménaïos et moi, nous brûlions de converser. Que nous parlions de la guerre ou de couteaux et de fourchettes, pour moi c'était tout un, ou presque. Parfois nous nous apercevions qu'un mot, une expression, que nous employions depuis des jours, lui en anglais ou moi en grec, signifiaient tout autre chose que ce que nous avions cru. Peu importait. Nous nous comprenions, même si les mots étaient faux. J'étais capable d'apprendre cinq vocables nouveaux par soirée et d'en oublier six ou huit en dormant. Ce qui comptait, c'étaient la chaleur de la poignée de main, la lumière dans le regard, les raisins que nous dévorions ensemble, le verre que nous levions en signe d'amitié. De temps en temps, je me passionnais soudain et, me servant d'un mélange